

Prier 15 jours avec

JEAN-MARIE
DE LA MENNAIS

COLLECTION PRIER 15 JOURS

Prier 15 jours avec

JEAN-MARIE DE LA MENNAIS

*Fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel
et des Filles de la Providence
de Saint-Brieuc*

par Yvon Deniaud f.i.c.

Nouvelle Cité

Composition :
Couverture :

Illustrations de couverture :
p. 1, portrait de Jean-Marie de La Mennais
p. 4, portrait de l'auteur

© Nouvelle Cité 2006
37, avenue de la Marne
92120 Montrouge

ISBN
ISSN

En hommage aux Frères qui ont travaillé à faire connaître la vie et la spiritualité du Père Jean-Marie de La Mennais, notamment les Frères Philippe Friot et Miguel Ángel Merino.

En remerciement à ceux qui ont collaboré à la préparation de ce livre, particulièrement le F. Yannick Houssay.

SIGLES

- CG Correspondance Générale (7 tomes) réunie par le F. Philippe Friot et éditée par les Presses Universitaires de Rennes
- EM Études Mennaisiennes (Revue)
- M Mémorial (Jean-Marie de La Mennais)
- OER Opuscules sur l'Enseignement Religieux (Jean-Marie de La Mennais)
- S Sermons de Jean-Marie de La Mennais (2 tomes) réunis par le F. Philippe Friot et édités par les Presses Universitaires de Rennes
- SHA Spiritualité d'un Homme d'Action (par Philippe Friot, f.i.c.)
- SM Spiritualité Mennaisienne, (par Miguel Ángel Merino et Josu F. Olabarrieta, f.i.c.)

JEAN-MARIE DE LA MENNAIS

(1780-1860)

La vie de Jean-Marie Robert de La Mennais parle autant que ses écrits. Elle s'inscrit dans un contexte très mouvant. Alors qu'il est enfant, Louis XVI règne en France. À la fin de sa vie, c'est Napoléon III. Entre les deux il y a eu la Révolution, l'Empire de Napoléon 1^{er}, la Restauration de Louis XVIII et Charles X, la Monarchie de Juillet de Louis-Philippe 1^{er}, la Seconde République.

Né en 1780 à Saint-Malo, d'une famille de négociants et d'armateurs, il a 9 ans quand commence la période révolutionnaire. Sa foi est déjà bien ancrée. C'est pendant cette période qu'il découvre l'appel de Dieu et se prépare au sacerdoce avec l'aide de deux prêtres de Saint-Malo, les abbés Engerran et Vielle, amis de sa famille.

"Pour l'essentiel, sa culture intellectuelle est celle d'un autodidacte" (EM 2, p.12). Il devient prêtre à 24 ans, le 25 février 1804. Il fait partie d'un mouvement de prêtres voué au Cœur de Jésus, fondé par le Père de Clorivière. Jean-Marie est en relation étroite avec Félicité, l'un de ses frères, de deux ans plus jeune. Ses premières années vont être consacrées aux activités paroissiales et à l'enseignement dans la ville de Saint-Malo.

Arrêté par la maladie, au début de 1806, il passe quelques mois à Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Il y noue des amitiés durables, notamment avec Bruté de Rémur qui venait d'abandonner une carrière de médecin. Après ce séjour parisien, les deux frères se retrouvent à La Chesnaie, une propriété retirée, près de Saint-Malo. Ils y poursuivent le rétablissement de leur santé. Ils préparent des ouvrages de réflexion sur l'état de l'Église après la Révolution et précisent des lignes d'action pour reconstruire son unité et assurer son implantation dans la société. C'est l'objet notamment d'un écrit du 13 novembre 1807 intitulé " Torrent d'idées vagues".

À partir de 1809, Jean-Marie rédige un journal personnel, intitulé 'Mémorial' où "il a consigné l'écho de ses méditations, de ses résolutions, de sa prière même" (EM 15, p.2). "On peut relever, dans ces pages, quelques-uns des thèmes marquants de la spiritualité de l'abbé Jean-Marie de La Mennais... La foi et la confiance en Dieu Providence, l'abandon à la volonté de 'Dieu Seul', la conformité à Sa Volonté (art. 2,7,13) ; la contemplation du mystère de la Croix du Christ, l'union à Jésus souffrant au Jardin des Oliviers (art. 3,4,17) ; la soumission à l'action de l'Esprit Saint, lumière et force, guide de prière (art. 1,8,11)" Le Mémorial indique aussi l'attachement de Jean-Marie à la Parole de Dieu. "Il s'est particulièrement attaché à méditer les livres de Sagesse et les Prophètes, notamment Jérémie". Enfin, dans ce "carnet intime", on trouve des avis spirituels, s'adressant, en particulier, à Mlle Jallobert de Montville. Il y est question, par exemple, de la miséricorde du Père, du mystère de la Croix, de l'humilité.

En 1814, l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Caffarelli, l'appelle auprès de lui comme secrétaire. Il a 34 ans. Le décès de l'évêque étant survenu très peu de temps après, il passe presque cinq ans à la tête du diocèse en attendant le nouvel évêque. Il y déploie ses talents d'organisateur et d'administrateur aussi bien que de pasteur. Cette circonstance aurait pu le préparer à la tâche d'évêque qu'il refusera toujours, d'après son discernement, pour un meilleur service de l'Église. C'est durant cette période qu'il fonde deux congrégations religieuses pour l'enseignement des enfants du peuple : les Frères de l'Instruction chrétienne (en lien avec Gabriel Deshayes, curé d'Auray, 1819) et les Filles de la Providence (1821).

À l'âge de 42 ans, en 1822, il devient le collaborateur du Grand Aumônier de France, sorte de ministre des cultes. Loin de la Bretagne qu'il a toujours connue, il reste deux ans dans ces fonctions.

En 1824, il s'installe à Ploërmel où son ami, le Père Deshayes, a acheté une propriété pour le noviciat. Appelé à St-Laurent-sur-Sèvre, comme supérieur des Congrégations montfortaines, ce dernier laisse Jean-Marie assumer le gouvernement et la direction spirituelle des Frères. Jean-Marie s'en acquittera par le moyen de la retraite annuelle, des visites fréquentes dans les écoles et une correspondance régulière entretenue avec chacun d'eux. À partir de ces années, Jean-Marie sera de plus en plus souvent à Ploërmel. Il continuera, cependant, d'animer de nombreuses retraites en milieu paroissial et scolaire dans une grande partie de la Bretagne. Il faut ajouter à cela plusieurs déplacements à Paris pour affaires avec le ministère de l'Instruction publique et le ministère de la Marine.

En 1825, l'évêque de Rennes, Mgr de Lesquen, l'encourage à fonder la Congrégation des Prêtres de Saint-Méen destinée à l'enseignement dans les séminaires et à la prédication. En accord avec son frère Félicité, il élargit les objectifs de cet Institut qui devient, en 1828, la Congrégation de Saint-Pierre. Cette expérience deviendra vite douloureuse et constituera la principale épreuve de sa vie. En 1834, à 54 ans, il subit le contrecoup de la condamnation, par le pape, de certaines des idées défendues par son frère : la Congrégation de Saint-Pierre est dissoute, son frère se révolte et cesse toute relation avec lui. Jean-Marie doit affronter la calomnie de la part de certains de ses collaborateurs et craint même pour ses autres fondations.

La fin de sa vie sera à la fois douloureuse et glorieuse. Douloureuse par les ennuis de santé, surtout à partir de 1847, où une attaque de paralysie le contraint à restreindre ses activités. Douloureuse, du fait du décès de son frère, survenu en 1854, sans qu'apparemment un lien ait été rétabli entre l'Église et lui. Douloureuse encore à cause des nombreux tracasseries que lui causent les autorités locales et l'administration de ses écoles en Bretagne et aux colonies. L'éloignement et la diminution de ses capacités le rendent souvent impuissant, malgré tous ses efforts, à redresser ou à améliorer telle ou telle situation.

Mais la fin de sa vie sera, aussi, glorieuse. De nombreux évêques ou prêtres éminents se mettront en contact avec lui et solliciteront ses conseils en vue de fonder des congrégations de frères enseignants. Jean-Marie ne se départira pas de sa mission en Bretagne mais il encouragera les initiatives, en rendant parfois quelques services comme celui d'ouvrir son noviciat à des personnes capables de fonder d'autres instituts. Il saura aussi faire participer de plus en plus ses frères aux responsabilités, assurant ainsi une transition sans heurts dans le gouvernement de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne. En 1860, celui-ci compte plus de 900 frères et novices. Les Frères sont répartis dans 300 établissements scolaires. Ceux qu'il a envoyés en Martinique, en Guadeloupe, en Guyane, au Sénégal, à Tahiti assurent, comme en Bretagne, une œuvre remarquable d'évangélisation par l'éducation.

Jean-Marie meurt le 26 décembre 1860 avec le sentiment, sans doute, de ne pas avoir assez fait, mais aussi avec la paix de celui qui a vécu en Église jusqu'au bout de la confiance.

L'ÉGLISE, JUSQU'AU BOUT DE LA CONFIANCE

Pourquoi prier quinze jours avec Jean-Marie de La Mennais ? Que pouvons-nous attendre de ce personnage ? Qu'y a-t-il de particulièrement marquant dans sa manière de vivre l'évangile ?

Est-il particulièrement savant, capable de nous procurer une solide culture religieuse ? Jean-Marie de La Mennais est un autodidacte qui a beaucoup lu. On peut encore voir sa bibliothèque à Ploërmel. Il avait de solides connaissances en philosophie et théologie. Ses sermons, récemment regroupés en deux tomes, sont bien construits, nourris d'Écriture Sainte et des écrits des Pères de l'Église, illustrés de faits concrets souvent tirés de la vie des saints. Il a payé de sa personne et de ses biens pour créer la Congrégation de Saint-Pierre, congrégation de prêtres destinée à la formation du clergé par des études théologiques, philosophiques, scripturaires et scientifiques. Mais il est toujours resté modeste dans le domaine intellectuel, et se désignait lui-même, avec un peu d'ironie, comme l'"ignorantin breton".

Est-ce un prêtre connu pour avoir été particulièrement entreprenant, dynamique, missionnaire ? En Bretagne, qu'il a couverte d'écoles par ses frères de l'Instruction Chrétienne, et où il a donné de nombreuses missions paroissiales, on le connaissait bien, en effet. Dans les milieux gouvernementaux également : au ministère de l'Instruction publique où il s'est rendu maintes fois pour solliciter des subventions ou négocier des dispositions législatives ; au ministère de la Marine, après qu'il ait accepté la proposition d'envoyer des frères dans les colonies pour préparer l'affranchissement des esclaves. En France, et parfois en-dehors, beaucoup d'évêques et de prêtres se sont mis en contact avec lui pour lui demander de l'aide pour créer une congrégation enseignante. Il serait donc exagéré de dire que le nom de 'La Mennais', n'est connu en France que grâce à son frère Félicité. Toutefois, le soin des Congrégations des Filles de la Providence de Saint-Brieuc et surtout des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel a absorbé la majeure partie de sa vie. Ce n'est pas sa notoriété qui nous incite à prier quinze jours avec lui.

Est-il au moins reconnu pour sa sainteté, est-il capable de nous faire partager son enthousiasme pour Jésus-Christ ? Il est mort le 26 décembre 1860 et n'a pas encore été reconnu saint, même si des étapes importantes vers cette reconnaissance ont été franchies et si sa cause continue d'être instruite. Pourquoi ce long temps d'attente quand tout va si vite pour certains héros de la foi et de la charité ? Un prêtre trop obscur ? La réputation de son frère a-t-elle terni son image ? Cela semblerait injuste, du fait qu'il a toujours affiché la plus grande fidélité à l'Église et au Pape. Il est vrai qu'il a été de tous les combats et qu'il a pu froisser malgré lui telle ou telle sensibilité. Mais il a toujours été de la plus grande clarté quant à son obéissance à l'Église, jusqu'à en souffrir, particulièrement dans son amour fraternel pour Féli. S'il s'est défendu de certaines calomnies, c'était encore pour le bien de l'Église, en défendant les congrégations qu'il avait fondées. L'Église, par la voix du Pape Paul VI, a reconnu cette fidélité dans le décret d'héroïcité des vertus, le 15 décembre 1966. Jean-Marie a sûrement vécu comme un saint, mais la reconnaissance de sa sainteté n'est plus son affaire.

Nous voici donc en compagnie d'un chrétien très accessible : ni trop savant, ni trop connu, ni trop reconnu. Il écrivait à Mlle Hélène de Lucinière, le 8 janvier 1838 : "*Les oeuvres de Dieu ne croissent que dans l'ombre et c'est dans la nuit que tombe la rosée du ciel.*" Nous pourrions facilement entrer dans l'intimité de ce prêtre qui a beaucoup cultivé l'amitié et qui a accompagné de nombreux jeunes laïcs, religieux, prêtres, dans leur cheminement spirituel. Prier, c'est toujours s'insérer dans la prière du Christ. "Apprends-nous à prier" demandent les disciples à Jésus (Lc 11,1). Et Jésus les tourne vers le Père : c'est par lui, avec lui, en lui qu'ils doivent prier le Père, dans l'unité de l'Esprit.

Si l'on peut se proposer de prier quinze jours avec Jean-Marie de La Mennais, c'est parce que celui-ci a fait sien la prière du Christ, qui est aussi la prière de tout disciple.

Jean-Marie était convaincu de l'importance de la prière. Comme Saint Paul, dans la lettre aux Thessaloniens 5,17, il a recommandé la prière continue. Une recommandation qui s'adresse à tous les chrétiens, quel que soit leur état de vie. La prière nous plonge en Dieu qui habite notre cœur, au sein des relations trinitaires. "*Le mystère de la sainte Trinité est le fondement sur lequel repose tout le christianisme*" (S 2,118).

La foi de Jean-Marie, comme son action, est trinitaire. Il attire notre attention sur la nécessité de se soumettre à la générosité du Père. La volonté du Père est toujours une volonté d'amour et de pardon : c'est à elle que Jean-Marie a choisi d'obéir. Elle est manifestée dans l'attitude de service du Fils qui lui vaudra sa glorification. Jean-Marie a été frappé par l'obéissance du Fils qui l'a conduit à l'anéantissement (cf. Phi 2,6-11). C'est l'expression de la conduite du Père lui-même (cf. Lc 15,28) et Jean-Marie s'est efforcé de l'imiter, comme Jésus, en communion à son Esprit. L'Esprit agit par les sacrements et particulièrement par le sacrement de la réconciliation. Ce sacrement était important pour Jean-Marie. Il en faisait le critère de la réussite d'une retraite, puisqu'il offrait la chance d'une véritable conversion.

Dans cette fréquentation intime du Père, du Fils et de l'Esprit, il se montre le fils de Marie, toute transparente au mystère de la Trinité. Il n'a jamais manqué de recommander son patronage et a été très fidèle à la prière du chapelet.

Cette vie trinitaire et cet attachement à Marie l'ont fait grandir, au long de sa vie, dans une communion avec Dieu et dans la recherche de son Royaume. La vigueur de sa foi s'est exprimée pour repousser les erreurs du laïcisme, en plein essor en France, et pour montrer que l'homme accompli ne peut se passer de Dieu. Souvent en butte aux contrariétés et face à des puissances de plus en plus pressantes et tatillonnes, comme l'Université, il a gardé une patience et une espérance jamais vaincues. Très sensible à l'amitié, il construit toujours ses relations sur la communion trinitaire, sans juger les personnes à la manière humaine. Il a eu le souci de la communion ecclésiale au prix de renoncements parfois très douloureux.

"Dieu Seul" est sa devise. Il la communiquera aux congrégations qu'il fondera. Ce n'est pas un idéal extérieur, mais bien l'axe central de sa vie qui informe toutes ses décisions et ses actions. Tout donné à Dieu, il attend aussi tout de sa Providence et se rend entièrement disponible à son action dans le monde.

Par sa grande compassion envers l'humanité, il sera amené à utiliser les ressources de son tempérament entreprenant pour participer à la mission de l'Église. Pour elle, il voit grand, et envisage une 'mondialisation' du christianisme, avant la lettre. C'est surtout au moyen de l'éducation qu'il aura le souci d'évangéliser, car, pour lui, l'éducation qu'offre l'Église est une formation de tout l'homme, "l'esprit, l'âme et le corps" (cf. 1 Thess 5,23).

Comme tout homme qui remet sa vie à Dieu et se laisse configurer au Christ, Jean-Marie sera purifié par le feu. Mais, ayant semé dans les larmes, il récoltera dans la joie. Il a pris sa part de souffrance (cf. 2 Tm 2,3) et a vécu Gethsémani, jusqu'au bout de la confiance. Il s'est passionné pour l'Église, supportant pour elle bien des souffrances, lui témoignant en toute occasion une solidarité indéfectible. En elle, il reconnaissait celle dont la mission est de montrer aux hommes la figure du Christ.

UNE PRIÈRE AU CŒUR DE LA VIE

Prions sans cesse. Mais cela est-il possible ? Quel homme est capable d'une prière continuelle ? N'y a-t-il pas mille distractions, mille motifs, mille devoirs même qui nous en détournent malgré nous ? C'est que vous n'avez pas compris ce que c'est que la prière, cette prière inarticulée et tout intérieure, retirée pour ainsi dire dans le fond de l'âme. Rien ne trouble cette prière, rien ne la distrait, ni le bruit, ni les occupations, ni les affaires, ni le sommeil. Mais, dans la prière, vous ne voyez que le mouvement des lèvres et à peine croiriez-vous avoir prié si vous n'entendiez rien. Vous demandez comment on peut toujours prier ? Demandez donc aussi comment on peut aimer toujours, car la prière n'est que l'amour, et l'amour est la plus belle comme la plus parfaite des prières (S, à des fidèles, 2, 176).

Jean-Marie de La Mennais est un homme d'action. Quand il évoque le "bruit", les "affaires", il sait de quoi il parle. Où trouve-t-il le temps de prier ? Il a tellement à faire : ses voyages à travers la Bretagne ou à Paris, les retraites à donner dans plusieurs paroisses, la correspondance avec les évêques, les supérieurs de congrégations, l'accompagnement des frères et des sœurs, l'organisation des écoles, les soucis financiers, les tracasseries administratives, la préoccupation de ses frères envoyés dans les colonies, etc.

Où trouve-t-il le temps de prier ? Quand on pose la question, on pense au temps qui s'écoule, à l'heure du rendez-vous que nous allons manquer. Jean-Marie, lui, ne parle pas de ce temps. Il reprend la recommandation de Paul : "Priez en tout temps", (cf. 1 Thess 5,17). Mais de quel temps peut-il s'agir ? Et comment entretenir une prière "*tout intérieure*" lorsque tout nous en détourne ?

"L'âme sans cesse occupée par des objets extérieurs, livrée à tous les caprices d'une curiosité sans bornes et d'une vanité sans mesure, vit en quelque sorte hors d'elle-même" (S 1,680). Sans parler de ces obstacles plus ou moins légitimes, Jean-Marie évoque les "*mille devoirs*" qui nous détournent de l'intériorité. Pourtant, si nous devons éviter les "*distractions*" ou les "*motifs*", nous avons à être attentifs aux occupations quotidiennes, aux services que l'on peut rendre, à l'exercice de sa profession...

La prière continuelle dont il est question ici ne peut donc pas se situer sur le même plan, car elle entrerait en interférence avec l'attention à la vie ordinaire. Il n'y a pas de tension entre intériorité et extériorité. Les deux domaines coexistent. La prière "*inarticulée*" et "*tout intérieure*" a pour domaine "*le fond de l'âme*". Il échappe à celui du langage articulé, peut lui servir d'atmosphère, de source, de milieu d'inspiration. Il est inaccessible au bruit, aux occupations, aux affaires, au sommeil même. La prière ne s'arrête même pas pendant le sommeil : elle est d'un autre ordre que celui de la simple conscience. Elle ne fait pas nombre avec les autres occupations quotidiennes. Elle n'est pas accessible à l'expérience ordinaire. On ne peut pas la décrire, ni par le mouvement des lèvres, ni par une suite de sons. La prière a lieu dans le secret, là où Dieu seul peut accéder (cf. Mt 6,6).

D'où l'importance du silence. Jean-Marie le recommande même aux enfants. Il prend pour modèle Saint Bernard qui faisait remarquer que les saints "*ont tous été de grands observateurs du silence*" (S 1,485). S'il est favorisé par l'absence de conversation, le silence dont il s'agit ne s'y réduit pas. Il ne s'oppose pas à la conversation, puisqu'il ne se situe pas sur le même plan. Plus qu'à la parole, c'est à la dissipation que ce silence est opposé. Il peut même coexister avec la conversation ou le discours, comme avec toute autre activité. C'est lui qui leur donnera toute leur profondeur. Pour entendre, pour goûter, pour sentir, il faut entrer en soi-même. Ceux qui ne pratiquent pas le silence

"vivent, pour ainsi dire hors d'eux-mêmes". Le silence dont il est question crée les conditions de l'écoute de "cette parole intérieure qui enseigne au-dedans, et qui, suivant l'expression du prophète, se répand au fond de notre cœur comme la rosée ?"

Plus que le silence, c'est cette "parole intérieure" que fuient les hommes. Elle trouve parfois à s'exprimer dans "le malaise intérieur dont ils sont tourmentés au milieu de leurs joies mondaines, dans ces impressions involontaires et si vives, dans ces inquiétudes secrètes qui souvent les troublent profondément..." Lorsqu'il prêche une mission en paroisse, Jean-Marie fait appel à cette expérience personnelle pour montrer l'action concrète de Dieu en chacun de ses auditeurs et pour le stimuler à ouvrir son cœur : "Or qu'est-ce que tout cela, sinon l'action de Dieu pour les convertir et les sauver ? Et voilà donc pourquoi je dis à tous : Mes frères, si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs" (S 2,280).

La voix de Dieu peut s'exprimer par un sentiment, une impression, une inquiétude... Il y a une affectivité spirituelle qui constitue le lieu de la prière. Jean-Marie s'étonne lui-même de cette voix intérieure : "Qu'elles sont étonnantes dans un être si fragile et dont la durée est si courte ces pensées de l'infini et de l'éternité qui sont comme le fond et l'essence de notre être !... Pauvre âme, qui donc rassasiera tes désirs ? Dieu, Dieu seul, car il t'a créée pour lui !" (S 1, 194).

Finalement, Jean-Marie identifie la prière à l'amour. Au-delà des formules, des rites, la véritable prière accompagne chaque action de l'intérieur, comme une intention amoureuse qui ne peut être décryptée qu'à travers des signes. La condition de chrétien ne se conçoit pas en dehors d'un contact permanent avec le Christ, d'une union très profonde avec lui, comme premier d'une multitude de frères. Le chrétien est un membre du Christ dans l'Église. C'est dans ce contact intérieur permanent qu'il prend conscience de sa solidarité fondamentale avec l'humanité et le cosmos récapitulés dans le Christ.

Si la prière profonde est au-delà des formules et des rites, nous avons pourtant besoin de ceux-ci pour l'exprimer, l'entretenir et la développer. Des temps forts et réguliers créent les conditions d'une sorte d'atmosphère spirituelle dans laquelle seront immergés tous les autres temps. "Il faut être chrétien dans toutes nos pensées, dans toutes nos actions, dans tous nos désirs, chrétiens à fond, chrétiens jusqu'à la racine, et c'est une illusion de croire que l'on puisse l'être si on néglige tous ces saints exercices qui seuls peuvent nourrir en nous cette foi vive, cette foi animée, sans laquelle point de salut" (S 1,382).

Par "exercices" comprenons ici principalement la méditation de la Parole et l'accueil des sacrements, particulièrement la Réconciliation et l'Eucharistie. "Pour bien connaître Jésus-Christ, il faut sonder les Écritures, et c'est lui-même qui nous a donné ce conseil. Il faut surtout lire et relire encore, avec une âme toute ardente de foi et d'amour, le divin Évangile du bien-aimé disciple. Chaque parole doit être méditée, goûtée, savourée avec délices" (CG 1,58).

"Ouvrons donc les oreilles du cœur, afin que cette parole de vérité pénètre en nous et que notre âme s'en nourrisse." Les oreilles du cœur ne sont pas ouvertes à des discours : "Ce n'est pas un discours, il n'y a pas de mots..." dit le Psaume. Il y a tout au plus le murmure d'une brise légère, symbole du passage de Dieu, un Dieu aussi puissant que doux. C'est ce passage qui rendra parlants les discours nécessaires, les lectures, notamment de l'Écriture, inlassablement commentée dans l'Église : "Je voudrais donc que chacun de vous ait un Nouveau Testament et que chaque matin vous en lisiez, sinon un chapitre, du moins quelques versets... La parole de Dieu a par elle-même une vertu surnaturelle et les effets en sont merveilleux" (S 1,603).

La Parole est avant tout Parole de Jésus-Christ. La méditation est un contact avec Jésus-Christ, qui trouve son sommet dans le contact avec le Corps même du Christ, dans la communion. La parole de Dieu, pour autant qu'elle est reçue, est efficace par elle-même : c'est un dynamisme, un remède. Elle agit, elle transforme. C'est une rosée, c'est un feu, une lessive. Il faut la laisser agir au fond de soi.

La prière n'a de sens que comme relation vivante et permanente d'amour, participation de l'amour du Fils pour son Père dans l'Esprit. Une prière qui a une dimension à la fois individuelle et universelle : celle d'une cellule d'Église, celle d'une pierre vivante de cette Église.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,
dans cette vie trépidante,
garde serein et silencieux le cœur de mon être.
Donne-moi ton Esprit Saint pour faire habiter l'amour en chacune de mes actions.
Unis cette respiration d'amour à celle de ton Fils.
Nourris-la de sa Parole et de son Corps.
Fais qu'ainsi elle rejoigne tous les hommes.

ENTRE LES MAINS DU PÈRE

Dans le baptême, le Père nous crée de nouveau en quelque sorte, et nous naissons de lui, une seconde fois. Il nous rend participants de sa nature, nous ne sommes plus ses ennemis. Nous sommes de sa race, suivant l'énergique expression de St Paul (cf. Ga 3,26). Dès lors il nous aime du même amour dont il aime son Fils unique qu'il a engendré avant tous les siècles ; ses biens sont à nous ; son héritage est à nous ; son bonheur, son royaume, sa gloire, seront notre partage et notre récompense éternelle, si nous nous efforçons d'être saints comme lui-même est saint.

Mais si le baptême opère en nous des choses si merveilleuses, si le Père nous adopte en Jésus-Christ pour ses enfants, n'est-ce pas pour que nous l'adorions en esprit et en vérité ?

S'il devient notre Père, n'est-ce pas pour que nous lui obéissions en tout, et que toutes nos actions soient pour sa gloire ? (S 2,225).

Jésus a vécu toute sa vie en présence du Père, faisant toujours sa volonté. Il désire continuer à l'accomplir en nous et à travers nous, comme il veut prier à tout instant. Jean-Marie n'a eu d'autre souci, au long de sa vie, que de faire la volonté du Père, selon sa vocation particulière. "Quitter Dieu pour Dieu" est l'une de ses expressions qui reflète bien sa volonté permanente d'entrer dans les vues du Père.

Qu'est-ce que la volonté de Dieu ? Comment se révèle-t-elle à nous ? Elle participe du mystère de Dieu. On n'y accède que par l'Esprit que Jésus nous communique. C'est lui qui nous permet d'aller au-delà des événements de notre vie et d'y lire les signes qu'ils renferment. Suivre la volonté de Dieu, c'est entrer dans le dessein de Dieu sur l'humanité ; c'est pénétrer dans le mystère de notre être ouvert à l'absolu de l'amour du Père manifesté dans le Fils et rappelé par l'Esprit qui crie en nous 'Abba, Père'. Tout ce que nous pouvons faire pratiquement est peu de chose, mais porté par cet immense dessein, cela prend une dimension infinie.

L'abandon à la volonté de Dieu libère de tous les projets individuels, rend l'homme disponible. Jean-Marie décrit dans son *Mémorial* ce qu'est, pour lui, la disponibilité. Il prend un exemple. Nous sommes très attentifs, très concentrés sur une occupation qui peut être une "bonne œuvre" et voilà qu'on vient nous déranger par des questions, un long discours qui n'a rien d'intéressant. Quelle est alors notre réaction ? "Vous éprouvez alors une vive émotion ; vos paroles s'enflamment, pour ainsi dire, ou du moins, vous répondez sèchement à celui qui vous importune." Ce fait invite à la réflexion : "D'où vient que vous manquez de douceur ? Il nous amène à la cause de cette réaction : "vous ne savez point quitter Dieu, pour Dieu même" ; "vous n'écoutez point sa voix". Que nous dit cette voix ? D'aller au rythme de Dieu, de ne pas trop nous laisser absorber par notre propre action, en oubliant l'œuvre de Dieu. (cf. M 121-122). Voici donc, à propos d'un fait très simple, une bonne méthode de révision de vie qui nous permet de rester en contact avec la volonté du Père.

Celui qui s'abandonne à la volonté du Père participe à l'abandon de Jésus qui trouve sa nourriture à faire la volonté de son Père. Celle-ci peut prendre la forme d'un "breuvage amer" : la volonté de Dieu n'est pas reçue dans le monde, elle n'y a pas droit de cité. Pourtant, s'y abandonner, c'est s'assurer la paix et l'amour qui guérissent de tous les maux et donnent la force de les affronter.

Jean-Marie écrit à une dirigée : "Que votre position est pénible ! Vous ne pouvez, en quelque sorte, bouger, sans être déchirée par des épines. Goûtez, savourez toute la douceur de ce breuvage amer que les hommes vous présentent, et souvenez-vous des leçons et des exemples que votre Sauveur vous a donnés." (CG 1,157). Ce "breuvage amer" est l'amour qui se heurte au refus, l'amour qui ne trouve pas à s'exprimer, qui reste étranger dans un monde qui le rejette - ce monde dont chacun de nous est

souvent le premier complice -. Son amertume, cependant, se change en douceur, si la souffrance est vécue en communion avec le Seigneur, doux et humble de cœur. Dieu, manifesté dans le Christ, ne renonce jamais à espérer en l'homme. L'amour de Dieu est de toujours à toujours. C'est un dynamisme, celui même de la résurrection.

On comprend mieux, alors, les conseils que Jean-Marie peut donner à ses frères. Voici ce qu'il écrivait au F. Ambroise : "*Vous me faites bien de la peine quand vous vous en faites à vous même ; je voudrais vous voir plus résigné à la sainte volonté de Dieu, et plus désireux de devenir conforme à Jésus-Christ crucifié : vous n'aurez la paix de l'âme, et vous ne goûterez la joie dans votre cœur qu'autant que vous serez dans ces dispositions saintes d'abandon à Dieu et de renoncement à vous-même*" (CG 4,25).

Ces quelques lignes nous font mesurer la sagesse spirituelle de ce 'père' qui savait si bien éclairer le cœur de ses 'fils'. Car, pour Jean-Marie, la recherche de la volonté de Dieu est la recherche joyeuse du bien-aimé qui veut la joie de celle qu'il aime. On ne comprend bien ce qu'il veut dire qui si l'on aime vraiment Dieu.

Jean-Marie a 36 ans, il remplace l'évêque de Saint-Brieuc pendant quelques années. Il s'adresse à l'un de ses amis. "*Et vous donc aussi vous broyez du noir ! À quoi cela sert-il ?... Ceux qui habitent le ciel et lisent dans l'éternelle volonté de Dieu, doivent avoir grand pitié de nous, qui ne lisons que dans des journaux souvent mensongers, et n'en prétendons pas moins prévoir les événements, et juger la Providence*" (CG 1, 377).

Jean-Marie console ainsi son ami Querret, en lui faisant prendre de la distance par rapport à ses soucis. Il s'agit d'une distance 'divine' en quelque sorte. Alors que les journaux s'efforcent de 'coller' à l'actualité, on ne peut juger de la portée des événements qu'ils nous rapportent qu'en se mettant au point de vue de Dieu et de "*ceux qui habitent le ciel*". Le point de vue des journaux est trop étroit, au regard de la foi, pour pouvoir avoir des événements une vue selon Dieu, pour pouvoir les apprécier à leur juste mesure.

Ainsi le point de vue qu'il nous faut adopter sur les événements de notre vie individuelle et collective, c'est le point de vue du Royaume de Dieu. C'est ce point de vue qui doit aussi commander notre action : "*Est-ce bien pour Dieu, uniquement pour Dieu que nous étudions, que nous travaillons ? Et dans nos projets d'avenir, n'avons-nous en vue que d'étendre son règne ? Sommes-nous disposés à nous sacrifier pour l'Église, comme Jésus-Christ s'est sacrifié pour elle ?*" (S 2,31). La volonté du Père, c'est de communiquer sa vie à tous les hommes. Il fait de l'Église le sacrement de sa présence, en continuité avec l'humanité du Christ. Chaque cellule d'Église (chaque chrétien) a un rôle à jouer dans la communication de la vie de Dieu aux hommes.

Pourtant, chacun sait que l'Amour n'est pas aimé. Aussi l'accomplissement de la volonté de Dieu prend l'aspect d'un sacrifice douloureux, mais toujours joyeux, dans le Christ, parce que porté par l'amour. Jean-Marie nous laisse cette belle prière de confiance et de dépouillement de soi :

"Mon Dieu, vois l'état de mon âme et délivre-la. Me voici dans un abîme sans fond et la tempête m'a englouti dans la profondeur des eaux ; exauce-moi, Seigneur, parce que ta volonté est compatissante. Jette sur moi un regard favorable puisque tu es miséricordieux. Ô mon Sauveur, qui me donnera d'entrer dans cette nuit de la foi où disparaissent les vains fantômes de l'amour-propre et de l'imagination, qui répand sur mes lèvres quelques gouttes de ces eaux pures et vivifiantes qui éternellement jaillissent de la fontaine d'amour. Ô douce fontaine, fontaine de joie, de délice et de paix, je t'aperçois de loin comme au travers d'un nuage, et mon âme, malgré sa misère, s'épuise en désirs et aspire ardemment à se plonger et à se perdre à jamais dans tes ravissantes profondeurs. Amen." (CG 1,141).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,
fais-moi rechercher ta volonté en tout.
Donne-moi ton Esprit qui me rendra disponible.
Si je trouve ta volonté difficile, fais-moi communier à l'obéissance de ton Fils : qu'il continue à dire
en moi : "Que ta volonté soit faite".
Et qu'ainsi ton Règne vienne à travers moi.

DANS LA GLOIRE DU FILS SERVITEUR

Si au lieu de révéler la naissance de Jésus aux bergers, l'ange s'était rendu à Jérusalem et l'avait annoncée aux grands, aux riches, aux docteurs d'Israël, croyez-vous que ceux-ci auraient été aussi dociles ? Il me semble les entendre : Quoi ? Interrompre son repos ? Ne pas même attendre qu'il fasse jour pour aller à Bethléem ? Quelle imprudence ! Cela ne serait pas raisonnable ! Demain, nous pourrions envoyer une délégation pour savoir ce qui en est : tout ceci n'est peut-être que l'illusion d'un songe ; dans le doute ne nous pressons pas. - Aller où ? Dans une étable. - Pourquoi ? Pour adorer un enfant. - Mais où sont les preuves, où sont les raisons ; est-ce bien là ce qu'ont dit les prophètes ?

Dormez votre sommeil, grands du monde, savants présomptueux ; Jésus mon Sauveur ne vient pas pour être l'objet d'une vaine curiosité et pour nourrir l'orgueil de vos interminables disputes : votre amour-propre aveugle et effréné, votre cœur rongé d'avarice et tourmenté d'ambition ne sauraient comprendre et encore moins goûter la pauvreté, la douceur et l'humilité de Jésus-Christ le Sauveur. Il n'appelle auprès de lui que des hommes vraiment humbles, il ne veut voir autour de sa crèche que des âmes se méfiant d'elles-mêmes, souples, dociles, toujours prêtes à croire à sa parole, des âmes bienheureuses qui ne vivent que d'obéissance et se nourrissent d'amour (S 1,399).

Les objections des 'grands' de ce monde révèlent plusieurs obstacles à l'accueil de Jésus : la paresse (interrompre son repos) ; le besoin de sécurité (attendre le jour) ; le conformisme (cela ne serait pas raisonnable) ; la méfiance (envoyer savoir ce qu'il en est) ; l'attentisme (ne nous pressons pas) ; l'attachement aux certitudes (où sont les preuves ?) ; le traditionalisme (ce qu'ont dit les prophètes). Toutes ces attitudes se retrouvent à toutes les époques.

Le Fils de Dieu, en venant dans le monde, révèle ces attitudes et leur oppose sa pauvreté, sa douceur, son humilité. *"Seul un Dieu pouvait parler ainsi et oser entreprendre de vaincre le monde en n'employant que des moyens qui devaient être un scandale pour le monde même. Seul un Dieu pouvait envisager l'oppression extrême comme le principe de sa gloire, et dire, sur le point d'expirer : c'est maintenant que mon règne commence. Pourtant cette étonnante parole s'est accomplie : la croix a abattu l'orgueil des hommes, elle a renversé leur fausse sagesse" (S 1,446).* Ce qui, pour Jean-Marie, caractérise le Sauveur, c'est l'humilité. Il a retenu le passage de la Lettre aux Philippiciens (2,6-11) : "Le Christ Jésus... s'est anéanti".

Cela marque toute la vie du Christ qui s'efface devant le Père et fait toujours sa volonté. L'humilité du Christ est l'humilité du Père (cf. Jn 5,19). La gloire de Dieu, lorsqu'elle prend un visage humain, lorsqu'elle s'incarne, prend les traits du service, de l'abaissement, de l'amour humble.

Comme le montre l'Évangile de Jean, c'est cette humilité du Fils qui lui permet d'être la Vérité, c'est-à-dire la parfaite Révélation du Père. Jean-Marie l'a bien compris et c'est la raison pour laquelle il donne une telle valeur à l'humilité. L'humilité 'conforme' au Christ. *"L'humilité, l'anéantissement, le renoncement à soi-même est le chemin de l'identification au Christ" (SM p.57).* L'humilité du chrétien, comme toutes les vertus, n'a de sens qu'en lien avec l'humilité du Christ. Elle en est le prolongement. Elle n'est pas un mépris de soi, stigmatisé avec raison par les psychologues d'aujourd'hui. Elle est participation à l'humilité de Dieu, à l'humilité du Père parfaitement incarnée dans l'humilité du Fils elle-même inspirée par l'humilité de l'Esprit. *"Sans l'humilité, l'on ne peut avoir aucun trait de ressemblance avec Jésus-Christ, dont la naissance, la vie et la mort n'ont été, pour ainsi dire, qu'un grand acte d'humilité." (S 2,649).*

L'humilité ne peut pas être coupée de ce milieu divin. Elle ne s'inspire pas d'on ne sait quelle morale abstraite. Pour Jean-Marie, elle n'est pas la reconnaissance de son néant, ni la discrétion par rapport à ses qualités ou à soi-même, "*En quoi donc consiste-t-elle ? Quelle idée nous en former ? Elle ne dépend pas d'une action ou d'une autre, mais de la pure charité qui nous dépouille entièrement de nous-mêmes et nous revêt de Jésus-Christ*". (S 2,650). L'humilité n'est pas la conclusion d'un raisonnement philosophique. Ce n'est pas seulement une vertu humaine, fruit d'une sagesse acquise au contact de la vie. L'humilité est la participation à la filiation divine. Dans l'humilité, nous demeurons dans le Fils comme le Fils demeure en nous (cf. Jn 15,10).

Toute la vie de Jean-Marie de La Mennais prolonge, à sa manière, l'abaissement du Fils. Un de ses biographes, Mgr Laveille, en fait un résumé saisissant, de ce point de vue : "Cet homme, distingué par la naissance, né dans la richesse, habitué à traiter avec les esprits les plus cultivés de son temps, porté, dès le début de sa carrière, aux charges ecclésiastiques les plus en vue, s'est confiné au centre de la Bretagne, dans un pays retiré et, à cette époque, presque inaccessible. Là, il s'est entouré de jeunes paysans incultes et, au prix de mille sacrifices, s'est appliqué à les instruire, non pour les élever à son niveau et trouver en eux, après quelques années d'efforts, des hommes capables de penser et de sentir comme lui, mais pour leur donner la culture rudimentaire d'instituteurs de campagne. Afin d'exercer, jusqu'à l'extrême vieillesse, ce rôle modeste de catéchiste et de pédagogue... il a renoncé aux satisfactions intellectuelles les plus élevées et s'est en quelque sorte déclassé jusqu'à devenir et rester jusqu'au bout, au moins par les besognes quotidiennes, l'ignorantin breton" (cf. SHA p.85).

L'humilité a une dimension missionnaire, parce qu'elle est imitation du Christ. Ce qui vaut au Christ son triomphe déjà accompli et qui tend à se manifester toujours davantage, c'est son humilité. Si ses frères lui disent : "*Nous est-il donc défendu de parler de nos talents, du succès de nos élèves, du bien que nous opérons dans nos classes ?*", Jean-Marie répond : "*Si vous n'avez pas l'humilité, vous êtes de simples maîtres d'école.*" Il est intervenu en des circonstances concrètes, comme lors de l'envoi de frères en Guadeloupe. Il a refusé toute publicité à ce départ : "*L'abbé Blanc voudrait qu'on parle dans les journaux du départ de mes frères pour la Guadeloupe ; moi je ne le veux pas*" (SM p.39). Pourquoi ce refus obstiné de se faire connaître, même dans un souci apostolique ?

Le rayonnement apostolique ne tient pas à la publicité artificielle que l'on peut faire autour de tel ou tel établissement, de telle ou telle congrégation. "*Tout le succès de nos travaux dépend donc des progrès que nous aurons fait dans l'humilité ; et je n'hésite pas à dire qu'il vaut mieux pour nous et pour l'Église que nous soyons humbles, avec un esprit et des idées limitées, au lieu de posséder un savoir énorme et des talents supérieurs qui nous inspireraient des sentiments présomptueux*" (S 2, 650).

L'avènement du Royaume n'est pas non plus fonction des talents, mais de la transparence à Dieu, fruit de l'humilité. Il s'agit de s'effacer, comme le Christ, de rendre manifeste la présence du Père. Telle est la véritable science des saints. Certains saints ont eu beaucoup de qualités naturelles. Ce ne sont pas ces qualités qui ont conduit l'Église à les déclarer saints. C'est le fait qu'ils ont su mettre ces qualités naturelles au service de Dieu, jusqu'à ce que ces qualités elles-mêmes finissent par se fondre dans l'œuvre divine. Ainsi, des chrétiens, apparemment peu doués naturellement, ont pu être déclarés saints par l'Église. Jean-Marie ne manquait jamais une occasion de mettre en valeur certains frères voués aux tâches domestiques pour autant qu'il discernait en eux cette participation à l'humilité du Christ.

Le meilleur service que l'on puisse rendre au Royaume de Dieu est donc de créer les conditions de la présence du Christ en soi et dans l'Église. Pour cela il faut se dépouiller non pas de ses talents naturels, de ses œuvres, mais de toute confiance en ses talents ou en ses œuvres. Ils doivent être en quelque sorte traversés par la présence du Christ pour toucher les cœurs.

Ainsi, au "dernier jour", celui de la révélation des fils de Dieu, "*celui du grand triomphe de la croix, il n'y aura à se réjouir que les hommes crucifiés, que les hommes doux et humbles de cœur... Toutes vos œuvres seront jugées sur celles mêmes d'un Dieu qui en devenant notre Sauveur est devenu notre modèle.*" (S 1,446).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

merci pour l'humilité de Jésus.

C'est par elle qu'il a pu se manifester comme ta parfaite Image.

Rends-moi humble par lui et en lui.

Donne-moi la force de ton Esprit pour accepter d'être parmi les derniers.

Je pourrai ainsi rejoindre les humbles qui sont ton Église.

L'ESPRIT DE LA RÉCONCILIATION

L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour publier le jour de la réconciliation du Seigneur (Is 61). Je remplis en ce moment l'ordre que Dieu lui-même me donne de vous annoncer les faveurs spéciales qu'il est prêt à répandre sur vous. Depuis longtemps vous les désiriez, et attendiez avec impatience ce jour heureux de la réconciliation du Seigneur avec son peuple. Vous saviez que dans d'autres villes, des missionnaires zélés avaient opéré des miracles de conversion... Si nous n'avons ni les talents ni la vertu de ces hommes de Dieu,... le désir de votre sanctification et la charité de Jésus-Christ, ne nous pressent pas avec moins de force ; et... nous avons la douce confiance que cette mission produira aussi d'heureux fruits, c'est-à-dire que les aveugles vont ouvrir les yeux à la lumière, et que les captifs ne refuseront point la liberté que nous venons leur offrir. Si le Seigneur daigne vous parler au fond du cœur, pendant que ma voix frappera vos oreilles, vous sortirez de cet entretien avec la résolution déjà bien prise de vous convertir à l'heure même (Sermon à des fidèles, pour l'ouverture d'une mission 2,321).

L'Esprit "nous unit au Père et au Fils". C'est la grâce de tous les sacrements dont il est "la source inépuisable". Parmi les sacrements, Jean-Marie a insisté particulièrement sur le sacrement de réconciliation. Il nous rétablit dans cette union au Père et au Fils. Comme le fils prodigue (mais aussi le fils aîné), il nous faut "rentrer en nous-mêmes" pour revenir à cette union originelle recrée au baptême et que notre péché a remise en question. C'est l'œuvre de l'Esprit.

Dans les nombreuses retraites qu'il a animées, aussi bien auprès des enfants que des religieux ou des prêtres, il ne cesse de recommander ce sacrement. C'est aussi un moment privilégié lors des retraites paroissiales qu'il dirige : "*Pécheur, mon frère, depuis vingt, trente, quarante ans peut-être, tu vis dans le désordre ; tu en gémisses et pourtant tu y demeures ; tu dis : j'ai tort, et l'instant d'après tu t'endors stupidement dans ton péché. D'où vient une si déplorable inconscience ? Le seul obstacle qui t'empêche de te réconcilier avec toi-même en te réconciliant avec Dieu est la confession ; tu manques de courage ; tu ne saurais te résoudre à cet acte d'humilité sans lequel il ne peut y avoir pour toi de pardon*" (S 2, 280).

Une prière fervente et l'accueil sincère du sacrement de réconciliation sont, pour Jean-Marie, les critères de succès de toute retraite.

On accueille ce sacrement grâce à une attitude spirituelle plutôt que par une démarche intellectuelle. Jean-Marie propose un exemple qui caractérise bien les deux attitudes : "*Dans une ville où je donnais une mission, à St-Brieuc, il y a environ trente ans, un des habitants les plus distingués de cette ville, (le commissaire de la Marine) vint me trouver et me dit qu'il se confesserait pendant la mission si je résolvais d'une manière satisfaisante pour lui quelques difficultés sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu. Monsieur, lui dis-je, je vous donnerai volontiers les explications que vous me demandez ; mais ce n'est pas le moment, car dans un quart d'heure je dois me rendre à la paroisse (St-Michel) pour présider à la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême ; convenons, je vous prie, d'un autre jour ; nous en convînmes, mais au jour et à l'heure marqués, je ne le revis pas...*" En fait, cet homme n'a pas fait le pas, au moins à cette occasion. Jean-Marie commente : *Il me demande comme Pilate à Jésus-Christ : qu'est-ce que la vérité ? Il oubliait que, pour comprendre Dieu, il lui manquait une chose, à savoir d'être lui-même Dieu* (S 2,284).

Ce sacrement exige de s'abandonner soi-même pour se recevoir d'un autre. Voilà, sans doute, le meilleur fruit de l'Esprit, car c'est l'entrée dans l'amour lui-même. Recevoir le sacrement de réconciliation, cela suppose un acte de foi en la miséricorde de Dieu, un acte qui n'est plus de l'ordre du raisonnement, même s'il est tout à fait raisonnable. Nous ne nous confessons pas au Dieu des philosophes et des savants. Pour inciter ses auditeurs à aller se confesser, Jean-Marie fait appel à l'expérience : celle de ceux qui ont accepté de faire cette démarche ; l'expérience personnelle passée ; l'expérience hypothétique de celui qui se trouve dans une situation d'urgence, en péril de mort. Ainsi la démarche du sacrement de réconciliation est-elle une démarche vitale. Elle touche le cœur.

Jean-Marie parle aussi de l'attitude du prêtre au cœur de ce sacrement. Celui-ci doit s'effacer devant la miséricorde de Dieu, en être le pur instrument : *"Il faut que notre parole tombe comme la rosée du ciel sur ces âmes infirmes et desséchées, les amollisse peu à peu, les pénètre doucement, afin que nous puissions nous appliquer ce que saint Paul écrivait aux fidèles de Thessalonique : J'ai été au milieu de vous comme une mère qui caresse ses enfants"* (S 2,315). Mais quelle que soit l'attitude du prêtre, recevoir le sacrement de réconciliation, c'est rencontrer le Christ, dans la foi, en lui faisant simplement l'aveu de nos fautes.

Comment expliquer alors la résistance à recevoir ce sacrement ? Jean-Marie en attribue la cause à l'amour-propre. Cet amour-propre n'est pas inspiré par Dieu. Il n'est pas à confondre avec l'amour de soi. Nous ne pouvons véritablement nous aimer nous-mêmes qu'en Dieu. Se laisser purifier par Dieu, retrouver le chemin de notre véritable vocation, c'est pratiquer le véritable amour de soi inspiré par Dieu. Au contraire, si nous cédon à notre amour-propre, nous ne faisons qu'accroître les obstacles à la réconciliation : *"enchantement des plaisirs, dissipation des affaires, charmes de la fausse indépendance"*. Le Père de La Mennais se montre psychologue en affirmant que le temps n'arrange rien. Il ne nous amène pas, de lui-même, à une attitude de confiance. Tout ce que le temps peut produire, c'est *"l'assoupissement"* et, finalement, *"une indifférence mortelle"* (cf. S 2,313).

Il recommande aussi un aveu total de nos fautes. Il met souvent en garde contre ce qu'il appelle *"mentir à l'Esprit Saint"*. Ne pas reconnaître ses torts, ne les reconnaître qu'en partie, les justifier par toutes sortes de mauvaises raisons, c'est interdire à l'Esprit d'opérer cette réconciliation. Au-delà d'une action ponctuelle comme l'aveu de nos fautes dans le sacrement de réconciliation, Jean-Marie préconise toute une attitude de vie. Cet aveu ne sera que le couronnement du dialogue confiant avec Dieu.

En même temps qu'il nous réconcilie avec Dieu, l'Esprit Saint nous réconcilie avec l'Église et fait de nous des *"temples vivants"* : l'Église renaît à chaque réconciliation. C'est pourquoi ce sacrement apparaissait si important aux yeux de Jean-Marie. Pour reconstruire une paroisse, une congrégation, une école, il avait spontanément recours au sacrement de réconciliation, garant d'un nouvel esprit.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

envoie sur moi ton Esprit de réconciliation.

Il fait toutes choses nouvelles.

Donne-moi le courage de reconnaître mon péché, dans la foi et l'abandon.

Donne-moi la confiance en ceux que ton Fils a institués pour transmettre ton pardon.

Guéris-moi de mon amour-propre et donne-moi l'amour de la vérité.

TRANSPARENTS À L'EXEMPLE DE MARIE

Marie, en nous disant que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, nous apprend qu'elle ne doit sa gloire qu'à ses abaissements. Elle a reçu, c'est vrai, des grâces extraordinaires ; mais c'est en s'en reconnaissant indigne qu'elle a acquis devant Dieu tant de mérites. Elle a été distinguée par une bénédiction particulière entre toutes les femmes que le Seigneur a bénies, mais c'est parce qu'elle s'est humiliée d'autant plus que Dieu la favorisait davantage, qu'elle est parvenue à cet éminent degré d'honneur où vous la voyez.

Conçue sans tache, Mère du Fils du Très-Haut, du Roi des Rois, elle a marché dans des voies simples et communes ; elle persévérerait dans la prière avec les autres femmes, nous dit l'Écriture ; nous ne remarquons dans sa vie aucune action d'éclat, aucun prodige ; elle ne cherche qu'à se cacher, qu'à se confondre avec les pécheurs mêmes, malgré sa dignité et son innocence, et voilà pourquoi, voilà pourquoi toutes les générations l'appelleront bienheureuse.

Pouvons-nous bien dire que nous faisons partie de ces générations dont parle Marie, qui l'appelleront bienheureuse parce que sa vie a été obscure et cachée, parce que, bien que née du sang de David, les humiliations, les souffrances, la pauvreté ont été sur la terre son unique partage, parce qu'en s'abaissant elle a mérité que Dieu jette sur elle un regard particulier d'amour et de miséricorde ? (S 2, 436).

Marie a été d'une transparence totale à l'action du Seigneur. C'est là le "mérite" que lui reconnaît Jean-Marie. Marie participe à la parole de Jésus sur lui-même : "Je suis venu non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé". Il faut bien comprendre ces mots 'humilité', 'abaissement', 'indignité'. N'y voyons aucun langage convenu. N'y voyons, non plus, aucun mépris de soi. Comment Marie aurait-elle pu mépriser l'œuvre de Dieu qu'elle se savait être ? Ces mots ne sonnent vraiment justes que lorsqu'ils sont appliqués à Jésus et à Marie. Ce qu'ils désignent n'a été pratiqué à un degré éminent et d'une manière vraiment imitable que par eux. Ils signifient l'engagement résolu de Marie par et en Jésus de s'abandonner entièrement au dessein du Père, d'en être la parfaite expression.

Ce qui rend Marie imitable, ce ne sont pas les grâces extraordinaires reçues, ce n'est pas la bénédiction particulière dont elle a été l'objet, ce n'est pas sa conception immaculée ou sa maternité divine, mais c'est le fait qu'elle ait su s'effacer devant ces faveurs de Dieu. Et à quels signes reconnait-on cet effacement ? Par le fait qu'elle a "*marché dans des voies simples et communes*", qu'elle a prié "*avec les autres femmes*", que sa vie ne s'est illustrée d'"*aucune action d'éclat*", d'"*aucun prodige*". Cet effacement manifeste bien la conduite de Dieu, parfaitement révélée en Jésus. Il y a bien un 'air de famille' divin entre la Mère et le Fils. L'effacement de Marie, comme celui du Fils, permet à Dieu d'exprimer son humilité. C'est bien l'un des enseignements des événements de Lourdes (1858) dont Jean-Marie demandera un récit au F. Léobard, alors directeur de l'école (cf. SHA p. 233).

Cette humilité s'inscrit toujours dans une relation à l'homme : humilité de celui qui vient demander la main de celle qu'il aime ; humilité de Dieu qui parcourt toute l'histoire du Peuple de Dieu, une histoire toute tendue vers les noces de Dieu et de l'humanité, dans une alliance éternelle. Elle inspire ceux qui ont écrit cet itinéraire d'alliance, elle inspire les prophètes et les sages. Marie, par son effacement, permet à Dieu d'exprimer son attente, de solliciter la confiance. Pensons au

Père de la parabole qui sort prier son fils aîné d'entrer dans la maison et de se réjouir du retour de son frère.

L'humilité de Dieu, qui transparait à travers l'effacement de Marie, se traduit aussi dans "*les humiliations, les souffrances, la pauvreté*". Marie, par son effacement, participe au destin de Dieu dans l'humanité, lui qui s'est abaissé au point d'être à la merci des hommes. Marie, par son effacement, entre dans cet abaissement. Son 'assomption', participation à la résurrection du Christ, montre à quel point elle a été "conforme" à Celui dont elle a été la mère, par pure grâce, jusque dans sa Pâque.

Jean-Marie a fondé de nombreuses 'congrégations' de jeunes et d'adultes – on dirait aujourd'hui 'groupes de foi' ou 'mouvements'- consacrées à Marie. La principale grâce que reçoit celui qui recourt à Marie est cette grâce d'effacement, de docilité à l'Esprit divin. La pédagogie de Marie est celle de la confiance, de l'abandon, de la disponibilité. "*Elle tient dans ses mains les clés du ciel*" (S 1,510). Cette confiance, cette disponibilité, sont en effet les clés de toutes les autres vertus qui rendent conforme à son Fils. La présence d'une 'congrégation' dans un établissement comme le collège de St-Malo (1806) ou de St-Brieuc (1816) a été capable d'en transformer l'esprit et de susciter des vocations (cf. SHA p.234-236).

Aussi Marie est-elle l'éducatrice par excellence. Elle a formé l'humanité de Jésus pour faire de cette humanité la pure expression de la personne du Verbe. La prier, c'est entrer dans sa pédagogie mystérieuse qui ne tarde pas à nous transformer, sans heurts, sans reproches, qui ne feraient qu'irriter. Jean-Marie "depuis sa première communion, n'a pas manqué un seul jour de réciter son chapelet, malgré ses nombreuses occupations" (cf. SHA p.227). Il vivait étroitement uni à Marie et avait recours à elle avant de prendre des décisions importantes ou face à des situations difficiles comme le drame de Félicité (cf. SHA p.226-227). Un frère témoigne : "Un jour on le surprit, dans l'antichambre du ministre, disant son chapelet pour écarter les dangers qui menaçaient ses écoles" (SHA p.107).

La pédagogie de Marie est faite de douceur, de silence, de patience. Aussi Jean-Marie ne manque-t-il jamais de recommander à la Vierge ceux qu'il rencontre au cours des retraites, des rassemblements divers. "*Cette divine Marie toujours si empressée de favoriser tout ce qui tend à procurer la gloire de son Fils, est en ce moment, en prières avec nous ; elle s'associe déjà à nos travaux ; elle implore pour nous l'esprit d'humilité, de zèle, d'obéissance, de pauvreté, de renoncement ; et sans doute, si nous ne mettons aucun obstacle à l'efficacité de ses prières, nous allons obtenir par elle les grâces les plus excellentes, les plus précieuses*" (S 2,614).

Tous ceux qui se confiaient à son ministère, Jean-Marie de La Mennais les a conduits à Marie comme à leur mère et protectrice. Il leur propose cette prière, inspirée de Louis de Blois, un auteur spirituel qu'il aimait. Elle exprime bien sa dévotion mariale :

"Mère de mon Dieu, il est donc vrai tu es ma Mère. Puisqu'il en est ainsi, je m'approcherai de toi avec confiance ; je me montrerai à toi tel que je suis, faible, misérable, pécheur, digne à ce titre de toute la pitié de ton cœur maternel ; je dirai à ma Mère : ô Mère, voilà ton fils, ne détourne pas de lui tes regards, mais plutôt laisse tomber sur ton enfant une de ces larmes de commisération et de tendresse qui, en renouvelant son âme, lui rendront la paix que lui enlève le sentiment de ses fautes" (SHA p.239).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,
Lorsque tu couronnes les mérites de Marie,
tu couronnes tes propres dons.
Merci pour l'effacement de Marie,
pour sa totale docilité à ton Esprit,
pour tous les fils que tu lui as confiés en ton Fils.
Inspire-moi les gestes et les paroles afin que je devienne un éducateur, à l'exemple de Marie.

UNE FOI ENRACINÉE DANS L'HUMAIN

Mes frères, cherchez avec les seules lumières de votre esprit ; lisez tous les livres qu'ont écrits là-dessus les sages de l'antiquité et les philosophes de ces temps modernes ; consultez tous les peuples ; examinez, comparez leurs croyances diverses : nulle part vous ne trouverez rien qui ne soit infiniment au-dessous, rien qui puisse même être comparé à l'idée sublime que la foi et ses mystères nous donnent de la Divinité. Et pourquoi cela ? C'est que partout ailleurs c'est l'homme qui parle de Dieu, et qu'ici c'est Dieu qui parle de lui-même.

De la connaissance de Dieu, la foi nous conduit à la connaissance de nous-mêmes et nous apprend ce que nous sommes et ce que nous devons être. Ceux qui prétendent étudier l'homme, je les consulte, je les interroge ; ils veulent que je sois un animal et l'enfant du hasard.

Je cherchais la vérité et voilà que maintenant ils me disent que c'est en vain que je cours à sa poursuite. Je sais ce que je ferai ; ce n'est pas de moi-même que je tiens mon existence ; je m'adresserai à celui qui me l'a donnée ! Je lui dirai : Ô Dieu, donne-moi l'intelligence de ce que je suis ; éclaire ma route ; fais luire sur ton serviteur la lumière de ton visage ; que ta vérité vienne à moi pour me consoler ; parle, Seigneur, je t'écoute (S 2,120).

Dieu parle de lui-même au cœur de chaque homme où se déroule l'histoire humaine. Il parle "trinitairement" : le Père parle par son Fils dans l'Esprit. "*Le mystère de la sainte Trinité est le fondement sur lequel repose tout le christianisme*" (S 2,117). Dieu parle de lui-même en son Fils, Fils qui lui-même ne nous parle que du Père. Le Père envoie l'Esprit qui prolonge le Fils à travers l'Église et qui fait comprendre les Écritures. La foi est donc, pour l'homme, l'adhésion de tout son être au Père dans le Fils et par l'Esprit. Cette adhésion est renoncement à sa volonté de puissance, obéissance, ouverture au mystère caché depuis les siècles.

La foi adopte le point de vue de Dieu. Par sa révélation, il fait connaître à l'homme son origine et sa destinée. Celui qui s'en tient au seul discours scientifique sur l'homme tend à en faire un simple objet manipulable, à le réduire à une pure extériorité. Ce que la science dit de l'homme est tributaire de son hypothèse de départ, des instruments qui interrogent son objet. Le discours philosophique fait de même. Son point de vue, lorsqu'il part de bases trop étroites, finit par réduire l'homme à un animal et par confier son destin au hasard. Cette pente de l'homme à vouloir se comprendre par lui-même, indépendamment de Celui qui est la source de son être, est justement l'opposé de la foi.

Le discours que Dieu tient sur l'homme s'adresse à son cœur. S'il est accueilli, il devient le secret de son dynamisme. Il l'entraîne à aimer. C'est une parole en action, qui s'incarne dans les événements que le Christ a inaugurés et que ses témoins continuent de produire : "*Il est temps... de partir des vérités de la foi comme de vérités convenues et d'en revenir... à cette belle théologie des Pères... à la piété elle-même dans ses plus belles sources, l'Écriture sainte, saint François de Sales, etc.*" (cf. SHA p.76). Le discours sur l'homme doit puiser à cette source. La bouche doit parler de l'abondance du cœur.

Pour cela, il faut que l'humanité de l'homme cesse de faire écran à celle de Dieu. En fait l'homme doit renoncer à une humanité d'emprunt, à une humanité forgée par la désobéissance, proche de l'inhumanité. Il doit retrouver son authentique humanité, celle de sa "première condition", c'est-à-dire rejoindre l'intention que Dieu a eue en le créant.

Le chrétien parfait, l'homme nouveau, c'est celui dont la vie est le Christ, et le Christ crucifié. On pourrait dire que l'homme "anéanti", c'est l'homme naturalisé Christ, l'homme devenu Corps du Christ dans l'Église. Sa vie présente dans la chair, il la vit, comme le dit Paul, dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui.

La foi ne se comprend pas en dehors de l'Église. Elle se vit dans le Peuple de Dieu où sont réparties les diverses fonctions d'enseignement, de discernement, d'autorité. Le chrétien qui s'attache à l'enseignement, qui se soumet au discernement et qui obéit à l'autorité, trouve sa véritable identité, puisque l'Esprit Saint qui l'habite est le même dans toutes ses manifestations. "Si Jésus-Christ est avec ceux auxquels il a dit : "Qui vous écoute m'écoute", croyez-les donc ; et si Jésus-Christ n'est point avec eux, ne croyez point en Jésus-Christ puisqu' évidemment il nous a trompés en promettant à ses Apôtres et à leurs successeurs légitimes une assistance qu'il ne leur accorde pas" (S 2,478).

Le Père de La Mennais a dû lutter contre certaines idées de son temps qui ne rendaient pas compte de l'universalité de l'Église, de son autorité dans le prolongement de celle du Christ, des sources de sa morale. Dans ce but, il a publié deux ouvrages, en collaboration avec son frère Féli (1808 et 1814). En 1817, alors remplaçant de l'évêque de St-Brieuc, il écrit au représentant du pape à Paris : "Un des plus graves dangers est de voir la puissance civile prescrire à l'Église, ou à une partie de l'Église, son enseignement" (CG 1,226).

La foi au Christ implique la confiance en ceux qu'il a placés comme signes de sa parole, de son pardon, de sa chair donnée en nourriture. La foi donne le sens de l'Église. Elle fait prendre conscience de l'universalité au cœur de chaque homme. Le lieu, le temps, la culture, tout ce qui est particulier, se trouve relativisé lorsqu'il s'agit de manifester la réalité de l'Église.

Jean-Marie s'est demandé comment réveiller la foi, après la période révolutionnaire. Dans l'ouvrage de 1808, "Réflexions sur l'état de l'Église de France", il préconise les missions : "Si quelque chose pouvait la réveiller dans les cœurs, cette foi, ce seraient sans doute les missions". Mais pour que les missions produisent leur effet, il faut la foi : "Et pour opérer ces prodiges, que faut-il ? de grands talents ? Non, mais une grande foi... Si l'on savait ce que peut la foi ! Si l'on n'était animé, conduit que par la foi ! Si l'on ne mettait qu'en elle sa confiance et son espoir !... alors on verrait renaître les merveilles des anciens jours..." (cf. SHA p.77-78).

Il sait bien, cependant, qu'une mission ne peut suffire. Il faut entretenir la foi. Pour cela il faut entretenir "l'esprit de recueillement qui n'est autre que l'esprit de foi" (CG 1,346). Il demande qu'on utilise tous les moyens à sa portée, au quotidien, pour se garder à l'écoute de l'Esprit : "Ne jugez de toutes choses que selon les lumières de la foi et ayez toujours en vue l'éternité" (cf. SHA p.71).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

fais-moi participer à ta vie trinitaire

et fais-moi progresser ainsi dans la science de l'amour.

Rends-moi semblable à ton Fils, par l'Esprit,

afin que je devienne un homme nouveau.

Donne-moi un regard de foi sur les personnes et les événements,

pour que j'y lise ton projet d'amour.

ESPÉRANT CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

L'homme est impatient de recueillir le fruit de ses travaux. Il est averti fréquemment de la fragilité de son être et que tout lui échappe et s'enfuit. Aussi voudrait-il triompher tout de suite des obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs même les plus saints. Pour faire le bien, il se hâte en quelque sorte. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il est patient parce qu'il est éternel. Il veut que, dans ses ouvrages, sa main paraisse seule et qu'ils portent le caractère de sa haute sagesse. Il n'avance que par degrés et il n'arrive au bout de ses projets que lorsque toute espérance humaine de les voir s'accomplir est entièrement éteinte. Vous le savez, la Bible nous offre une foule d'exemples qui confirment cette vérité. Dieu permet que Joseph soit jeté au fond d'une citerne, par ses frères qu'il sauvera. De même Moïse qu'il a destiné à délivrer son peuple de la servitude d'Égypte sera exposé, trois mois après sa naissance, dans un panier de jonc, parmi les roseaux, sur les bords du Nil. C'est de ces situations extrêmes que Dieu les rappelle pour les élever au comble de la gloire et en faire les instruments de ses volontés souveraines. Dans des temps plus anciens, après avoir résolu de bénir en Abraham toutes les nations, Dieu attend pour annoncer la naissance d'Isaac, que Sara ait passé l'âge d'enfanter au point de tourner en dérision cette étonnante promesse (S 2,507).

Toute la vie d'Abraham est fondée sur l'espérance. S'il a pu être heureux, c'est parce qu'il a su espérer. La promesse de Dieu lui suffisait et il la tenait pour acquise. Celui qui espère est heureux car il sait qu'il possède ou est déjà possédé par ce qu'il espère : il n'en attend que la pleine réalisation, que la manifestation.

Son espérance s'appuie sur sa familiarité avec Dieu. Dieu "*est patient parce qu'il est éternel*". Ce n'est pas une simple affirmation intellectuelle. C'est une vérité ressentie jour après jour, au creuset de la prière, à l'occasion des multiples signes et des multiples déceptions. C'est une marche au rythme de Dieu qui présuppose un effacement complet de la part de ceux qui prétendent faire l'œuvre de Dieu. Ils savent que l'œuvre de Dieu dépasse toujours l'œuvre d'une vie humaine et même celle de plusieurs générations.

À la suite d'Abraham, la vie de Jean-Marie repose aussi sur l'espérance. Le discours qu'il prononce à St-Brieuc, alors qu'il a 42 ans, pour une maison destinée à recueillir des personnes de la rue montre bien sa disposition d'esprit à cet égard : "*Qu'est-ce qu'une maison de refuge sinon un vaste hôpital où l'on recueille et où se réfugient les âmes malades, ... où on leur rend, non comme ailleurs, cette misérable vie qui doit finir bientôt, mais une vie immortelle... ? Sans doute, on ne parvient pas toujours à les mettre à l'abri de la rechute ; mais la gloire d'un habile médecin est-elle donc ternie... s'il arrive qu'un homme, par sa faute et par sa négligence à suivre le traitement qui lui était prescrit, retombe dans son premier état et périt ? Peut-on dire qu'il n'y a d'œuvres utiles dans l'ordre du salut que celles dont le succès est toujours complet ? Alors, il faut retrancher du nombre de ces œuvres notre saint ministère, car nous aussi nous travaillons souvent en vain*" (S 2,509).

Ces paroles sont confortées par l'expérience de sa vie. Il était prêt à voir ruinée l'œuvre de toute une vie, non sans souffrance, mais dans un grand esprit de foi. En 1835, il a 55 ans. Il a beaucoup investi dans la fondation d'une congrégation de prêtres et voilà que la condamnation de certaines idées attribuées à son frère amène la ruine de cette congrégation. Il confie à une amie : "*L'espérance fuit devant moi : il ne me reste que la prière; mais, celle-ci est toute puissante : il lui a été dit*

qu'elle changerait en enfants d'Abraham, les pierres mêmes, et qu'à sa voix humble et douce, les montagnes dociles se transporteraient d'un lieu à un autre" (CG 3,185).

Dans ses rapports à son frère, également, il fera preuve d'une espérance à toute épreuve. L'espérance le porte à imaginer toutes sortes de démarches pour accéder à son cœur. Ne pouvant plus intervenir lui-même, il incite d'autres personnes à le faire, en multipliant les précautions. Lorsque tout a été fait, il continue d'espérer : "*D'après ce que j'entends dire de l'état d'esprit actuel de Féli, je n'oserais conseiller une démarche qui probablement n'aurait pas un résultat heureux si elle était précipitée. Cependant, espérer contre l'espérance, est la devise des enfants de la promesse, et Dieu, je le sais, est assez puissant pour changer les pierres en enfants d'Abraham : je ne perds donc pas toute confiance... Je vais donc écrire confidentiellement à un ecclésiastique de Paris avec qui mon frère a conservé de bons rapports, et qu'il écoute volontiers..." (CG 3,312). L'espérance donne le véritable réalisme, car elle chasse la crainte qui a toujours tendance à déformer la réalité.*

Cinq ans plus tard, en 1840, Félicité publie un pamphlet intitulé : *Le pays et le gouvernement*. Il est condamné en cour d'assises à un an de prison et deux mille francs d'amende. Son frère espère jusqu'au bout : "*Maintenant, le voilà complètement abandonné de tous ses véritables amis !... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de votre serviteur autrefois si fidèle : sauvez-le dans votre grande miséricorde ! - Voilà la seule espérance qui nous reste" (CG 4,376).*

Dans son activité apostolique, son espérance est également maintes fois mise à l'épreuve. Le premier envoi de missionnaires à la Guadeloupe, en 1837, se solde par un échec : l'un des frères, découragé, demande à rentrer en France ; le directeur, atteint de la fièvre jaune, meurt et deux de ses adjoints font défection. Il faut tout recommencer. Il ne se laisse pas abattre par les obstacles et l'œuvre est reprise : "*... J'en ai vu bien d'autres, et jamais rien n'a ébranlé mes résolutions... Lisez la vie des saints fondateurs d'œuvres et celle des missionnaires, et instruisez-vous, ranimez-vous par leurs exemples..." (CG 5,60).*

Combien de situations où son espérance est mise à l'épreuve... Un simple exemple : "Avant de pouvoir ouvrir l'école des garçons de Loudéac, il lui faudra écrire treize lettres aux autorités civiles et académiques, patienter treize mois et s'engager financièrement ; lors de ses démêlés avec le maire et le sous-préfet de Ploërmel qui s'accordaient pour refuser à ses frères les certificats de moralité indispensables pour leur nomination à la tête d'une école, le supérieur écrira vingt-deux lettres aux fonctionnaires concernés, durant les neuf mois que dura l'affaire" (SHA p.107).

Il écarte, chez ceux qu'il forme, les motifs de découragement : "*Les uns disent : j'ai beaucoup de défauts et fort peu de talents. D'autres disent : notre œuvre est encore dans un état d'imperfection qui m'afflige ; je voudrais qu'on prenne tel moyen, telle mesure pour hâter ses développements et ses progrès ; le succès dépend de ceci ou dépend de cela, et je ne vois pas qu'on s'en occupe..." "Je répondrai : êtes-vous un homme de bonne volonté, de la volonté d'être tout à Dieu ? Allez en paix, voilà l'essentiel..."*

L'espérance s'enracine dans la volonté d'être tout à Dieu. Elle participe à l'espérance du Christ dont la volonté s'identifiait à celle du Père. L'espérance ne change pas les défauts en qualités et ne donne pas de nouveaux talents, mais elle permet de s'accepter tel que l'on est, sans se comparer aux autres. Elle ne change pas les événements mais incite à se mettre au service du Royaume.

"Aujourd'hui personne ne peut dire que ce qu'il a fondé la veille sera debout le lendemain ! Toutes les plus sages prévoyances sont à chaque instant déconcertées, et pourtant c'est au bruit de ces grands orages qui grondent incessamment sur nos têtes qu'il faut marcher vers notre but avec un calme que rien n'altère et une persévérance que rien ne puisse vaincre" (S 2,608).

Ces réflexions ne sont-elles pas encore plus vraies aujourd'hui ?

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

Abraham a exulté à la pensée de voir le jour de ton Fils.
Donne-moi ton Esprit pour garder mon cœur ouvert à l'espérance,
pour marcher au rythme de ton éternité,
sans m'arrêter aux difficultés du chemin,
sans me décourager face aux échecs.
Fais de moi un veilleur qui ne se lasse pas de guetter l'aurore.

UN IMMENSE DÉSIR DE COMMUNION ET D'UNITÉ

Si notre amour de l'Église est aussi pur qu'il doit être vif, il nous préservera... d'un défaut très commun : de cette misérable jalousie qui est la source de tant de mal, et qui empêche tant de bien. On n'est content que de ce que l'on fait ; on n'approuve, on ne loue que ce qui est fait par le groupe auquel on appartient ; on est chagrin du succès des autres, et quelquefois on s'égaré jusqu'à y mettre des obstacles, parce qu'on considère comme des concurrents et des rivaux ceux en qui on ne devrait voir que des collaborateurs et des frères.

Ayons des pensées bien différentes : ayons un cœur vraiment catholique ; que tous ceux qui comme nous travaillent à agrandir le royaume de Jésus-Christ nous soient toujours chers ; intéressons-nous à leurs œuvres et à leurs travaux autant qu'aux nôtres. Reconnaissons tous les services qu'ils rendent à notre mère ; et s'ils sont assez heureux pour lui en rendre de plus grands que nous, loin de nous en attrister, bénissons-en Dieu, et prions-le de multiplier au centuple ces ouvriers pleins de zèle ; demandons-lui comme Moïse, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer ; que ce soit nous, que ce soit d'autres, qu'importe, pourvu que la vérité se répande, brille, éclaire tous les esprits, et que l'Église soit exaltée (S 2,645).

La jalousie vient du fond des âges. Le serpent de la Genèse inspire à Ève l'idée que Dieu pourrait être jaloux de l'homme et lui interdire l'accès à la connaissance en lui défendant de manger du fruit de l'arbre. Le phénomène bien connu du désir mimétique (désir d'un objet s'appuyant sur le désir qu'autrui a de ce même objet) empoisonne souvent les relations entre les hommes. Les œuvres ne prennent valeur que par le fait qu'elles sont nos propres réalisations plutôt que celles d'autrui.

Jean-Marie oppose à cela un "cœur vraiment catholique". Un cœur catholique est un cœur qui apprécie la totalité des choses, qui concilie unité et diversité. Cela implique un dépassement du 'moi' individuel pour prendre l'autre en considération. Mais il n'y a que Dieu qui puisse faire l'unité et assurer la promotion de chacun dans l'unité. Rien de plus varié que les membres du Corps du Christ, rien de plus divers que leurs œuvres dans le temps et l'espace. Pourtant rien de plus unifié que le Corps du Christ vivifié par un même Esprit.

Jean-Marie a vécu cette diversité et cette unité à tous les niveaux, et d'abord dans ses relations personnelles. Il évoque cette communion d'amitié dans sa relation avec Bruté de Rémur, alors que celui-ci vient de s'embarquer pour les États-Unis : "*Nous n'avions pas une seule pensée qui ne fût commune, un seul sentiment qui ne fût partagé, et que l'amitié ne rendît ou moins amer ou plus doux ; ...le charme d'une confiance intime répandait sur nos études, je ne sais quel enchantement aimable qu'il est plus aisé de sentir que d'expliquer... nos craintes, nos espérances, nos désirs, nos joies, nos douleurs, se confondaient comme des ruisseaux, qui coulant sur la même pente, vont se mêler et se perdre dans un réservoir commun. Nous nous retrouvions en effet dans le réservoir infini, dans l'océan immense où il faut que tout ce qui est créé vienne s'abîmer à jamais dans l'amour de notre Dieu, plus vaste et plus profond que les mers que vous venez de traverser. Nous ne regrettons point ces petits ruisseaux, car ce grand océan nous reste, et c'est là seulement qu'on n'a point à redouter les séparations*" (CG 1,104). Jean-Marie ne conçoit pas l'amitié en dehors d'une relation commune avec Dieu qui unit les amis tout en respectant leur diversité.

Dans la relation éducative, il pratique aussi la pédagogie de l'amitié. Il répond à Mgr De Lesquen qui veut lui confier un enfant : "*Il est nécessaire que je connaisse bien l'enfant dont il s'agit, et qu'il s'établisse, tout d'abord entre lui et moi, des rapports de confiance, et je dirais presque d'amitié, si cela est*

possible" CG 3,486. Dans les rapports avec les jeunes, l'amitié doit être toujours recherchée, car elle est le signe de l'amour de Dieu. L'amour seul est digne de foi. "*C'est par ce moyen que je le ramènerai à de meilleures idées et à une vie meilleure, comme j'en ai ramené plusieurs autres.*"

Elle est capable de subsister même s'il n'y a pas réciprocité. C'est le cas de son amitié pour son frère, après la rupture. Il lui écrit six ans après cette rupture : "*Je quitte Paris avec un bien vif regret de ne t'avoir pas vu : tu n'avais pas à craindre, cependant, que je te dise un mot qui aurait pu te faire la moindre peine : sois sûr que rien au monde ne pourra jamais altérer mon amitié pour toi, et que je serai toujours, quoi qu'il arrive, ton ami le plus tendre et le plus dévoué*" (CG 4,310).

L'amitié chrétienne n'est pas remise en question par les événements, par les intermittences du cœur. Elle participe à l'amour même de Dieu pour chacun de ses fils. Elle peut même prendre des engagements sur l'avenir. Elle est pleine de tendresse et de respect pour celui même qui s'en détourne. Elle est patiente. Elle est même capable de dissimuler ses attitudes, ses égards, par discrétion, pour éviter tout malentendu. "*C'est notre privilège, à nous chrétiens, d'être invariables dans nos sentiments, quand nous le sommes dans notre foi*" (CG 3,516).

Ce qu'il vit au plan des relations interpersonnelles, il voudrait que cela soit vécu dans les congrégations qu'il a fondées. "*L'esprit de la congrégation doit être un esprit de charité et d'union.*" (CG 2, 603). Jean-Marie est conscient des difficultés pour arriver à cette communion entre frères : "*Il serait absurde d'espérer que dans une grande réunion d'hommes, il n'y ait jamais de malades ; il ne le serait pas moins de supposer que dans une congrégation il n'y ait jamais de caractères fâcheux, quelques précautions que l'on prenne dans le choix des sujets qu'on y reçoit.*" Pourtant il maintient cette exigence : "*Aimons-nous comme des frères, selon le cœur du Christ, suivons le conseil de l'apôtre : que rien ne puisse jamais altérer notre paix, notre union ; cette union sainte ne sera pas rompue par la mort ; elle sera éternelle comme Dieu même.*" N'est-ce pas à ce signe que l'on reconnaît les disciples du Christ ? "*Tant que nous serons unis, nous serons forts et nous serons heureux ; oui, cette union sainte fera le charme, la grâce et la force de notre société*".

Jean-Marie voudrait aussi que cette communion soit vécue dans l'Église qui se dit catholique, entre les Églises et entre les religions. C'est ce souci qui se trouve au point de départ du Torrent d'Idées Vagues (1807) dans lequel il projette de faire un livre en vue du "*retour à l'unité catholique universelle*". Pour cela Jean-Marie comprend immédiatement qu'il faut un effort de la part de ceux qui prétendent représenter cette unité. Ils doivent eux-mêmes devenir davantage '*catholiques*' en développant une "*foi vive*", un "*amour de Jésus et de Marie*", le "*zèle de la gloire de Dieu*".

En vue de ce renouvellement, Jean-Marie ne manque pas de signaler l'importance des études. Bien sûr, celles-ci ne suffisent pas à recréer l'unité : il faut une conversion des cœurs. Cependant l'ignorance contribue souvent à conforter les préjugés. Un retour aux sources de la foi est nécessaire pour dépasser les incompréhensions qui, en se durcissant, finissent par devenir des erreurs et par créer des divisions.

Cet approfondissement du caractère catholique, respectant à la fois l'unité et la diversité, doit amener à la fois à une communion avec celui que le Christ a désigné comme garant de l'unité, le pape, et à une ouverture aux églises et aux autres religions. Il aura l'occasion de favoriser cette communion par les nominations d'évêques qu'il proposera au Grand Aumônier, M. de Croy, de 1822 à 1824. "*C'est ainsi qu'en peu de temps cette Grande Aumônerie... devint en quelque sorte, pour l'Église de France, le boulevard de la foi*" (SHA p.311).

Jean-Marie montrera son attachement à la communion dans l'Église en plusieurs circonstances douloureuses. En 1821, il est remercié par l'évêque de Saint-Brieuc. Plus tard il sera même interdit de ministère par ce même évêque. En 1834, il est exclu d'une congrégation qu'il avait contribué à

fonder. À chaque fois, avec humilité, et sans cultiver l'amertume, il peut redire : "*J'ai fait mon profit pour l'éternité de ce qui m'affligeait, désirant toutefois que cette épreuve, qui m'était si utile dans l'ordre du salut, fût abrégée autant que possible car la Religion en souffre*" (CG 2,172).

Si Jean-Marie est si attaché à la communion, c'est qu'il sait que c'est à ce signe que le monde reconnaîtra les disciples du Christ. "La paix de la communauté, plus qu'un style de vie, est la raison dernière de la mission. La communauté est appelée à signifier, plus qu'à agir, à vivre plus qu'à annoncer, à être prophétie plus qu'à transmettre un message" (SM p.48). Ce qui est vrai de la communauté religieuse est vrai de toute l'Église, signe du monde à venir où Dieu sera tout en tous.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

tu as manifesté ta fidélité en ton Fils.

Fais que, par ton Esprit, je reste fidèle à tous ceux que tu as mis sur ma route.

Élargis mon amitié aux dimensions du monde.

Fais-moi aimer ceux qui ne semblent pas te connaître.

Donne-moi un esprit d'unité afin que le monde croie.

‘DIEU SEUL’, PRINCIPE D’UNE VIE

Qu'importe que nous soyons sur un point ou sur un autre de cette terre pour laquelle nous ne sommes pas faits et où nous passons comme des ombres ? Oui, qu'importe ? Il n'y a pas de distance pour les âmes qui s'aiment en Jésus-Christ ; le temps n'a point de durée pour ceux à qui l'éternité appartient.

Comprenons donc bien ce que nous sommes, ce que sont nos destinées, et n'allons pas à l'exemple des insensés qui renferment toutes leurs espérances dans une vie qui, pour ainsi dire, n'est déjà plus ; n'allons pas nous affliger de ce qui ne mérite pas même que nous nous en occupions un instant. Et les saints ont-ils donc jamais eu ces pensées étroites et tristes ? N'ont-ils pas couru au bout du monde, lorsqu'ils y étaient appelés pour le salut des âmes ? N'ont-ils pas pris à la lettre cette sentence de Jésus-Christ : "Quiconque ne quitte pas et son père et sa mère et ses frères et ses sœurs pour me suivre est indigne du royaume des cieux ?"

Et nous qui nous glorifions d'être les enfants des saints, pourrions-nous chercher à affaiblir les maximes qui ont été leur règle et nous borner à une admiration stérile des grands exemples qu'ils nous ont donnés ? Ayons-les sans cesse devant les yeux...

Autour de nous, rien n'est stable, et nous-mêmes nous changeons comme tout le reste ; ainsi ne nous appuyons donc point sur l'homme, misérable jouet des événements les plus imprévus ; appuyons-nous sur Dieu seul, ne nous attachons qu'à Dieu seul ; ne désirons que l'accomplissement de sa volonté toujours sainte, toujours juste, toujours miséricordieuse (S 2, 494).

La devise ‘Dieu Seul’ nous place au cœur de l’Évangile. Jean-Marie a appliqué cette devise lorsqu’il prononce ces paroles, en février 1823. Il a 42 ans, il est à Paris depuis deux mois. Cela représente pour lui un dépaysement total, et il ne sait pas pour combien de temps. Il a dû quitter "ses frères et ses sœurs", deux congrégations qu’il venait de fonder.

Plus tard, à 66 ans, il pourra écrire à un frère ce qu’il a expérimenté lui-même : *"Tâchez donc de soulever votre âme, et de la dégager de toutes les affections terrestres : l'attachement à un lieu plutôt qu'à un autre, le regret trop vif de certaines consolations tout humaines, ce sont là de grandes misères. Rapportez tout à Dieu, mon cher enfant : ne faites rien qu'en vue de l'éternité : que ce soit là votre unique pensée"* (CG 5,415).

Jean-Marie a unifié sa vie et l'a centrée sur Dieu Seul. Il a vécu cette devise comme un dynamisme intérieur qui l'a rendu "capable de voir la réalité avec les yeux mêmes du Christ" (SM p. 107). En un même projet de vie, il a uni expérience de Dieu et expérience de la réalité. "Sans l'expérience de Dieu, l'expérience de la réalité serait opaque et différente et sans une expérience précise de la réalité, l'expérience de Dieu serait vide et ambiguë" (SM p.108).

"L'homme le plus raisonnable serait celui qui nourrirait son esprit d'une seule pensée : Dieu seul ! - Mais il n'y a que le cœur chrétien qui entende ce mot, Dieu seul !" (M p.63). L’homme le plus raisonnable serait l’homme qui mettrait sa raison au service de l’esprit de foi, qui se mettrait à l’écoute du Père. En ce sens, Jésus a été le plus raisonnable des hommes, même s’il a dû passer par la folie de la croix. La volonté du Père est que tout homme soit sauvé. Ce salut passe par la croix parce qu’il passe par un refus d’entrer dans les vues, souvent trop étroites, des hommes, dans leurs projets individuels ou collectifs plus ou moins égoïstes. L’homme raisonnable est celui qui accepte de renoncer à une certaine 'raison' tournée vers la conception de projets souvent conditionnés par l’intérêt immédiat.

La devise 'Dieu Seul' implique "l'attitude du dépouillement intérieur, de l'humilité, de la sortie de soi pour accepter la volonté de Dieu" (SM p.110) : "*O mon Dieu, je t'ai choisi pour mon partage, et ce partage ne me sera point ôté ; toi seul es pour moi quelque chose, et à jamais toi seul, mon Dieu, seras tout pour moi : la vie n'est rien, la réputation n'est rien, la science n'est rien, la santé n'est rien, la fortune n'est rien, Dieu seul ! Dieu seul !*" (M p.90).

Il s'agit d'un acte de sagesse humaine, mais éclairée par la révélation divine. Il s'agit de faire revivre en nous le renoncement du Christ identique au renoncement du Père, puisque tout ce que le Fils voit faire au Père, il le fait lui-même.

"La configuration aux traits du visage du Christ est la source de l'identité et de l'unité personnelle la plus profonde. Sur ce visage m'est révélé mon visage, mon identité la plus profonde" (SM p.108). Jean-Marie considère sa vie comme une imitation de celle du Christ. "*Le sacrifice de Jésus-Christ a été entier : renoncement aux biens, aux honneurs du monde, aux commodités de la vie, depuis la crèche jusqu'au calvaire ; renoncement à sa famille dont il se sépare pour s'occuper des intérêts et de la gloire de son père ; mais surtout renoncement à sa volonté, comme nous le remarquions tout à l'heure : me voici, je viens faire ta volonté. Voilà ce que nous devons imiter.*"

Il est conscient de la difficulté de cette conformation au Christ : "*Dans un moment de ferveur on croit cela facile. Et cependant voyez combien il y en a peu qui se donnent vraiment sans réserve à Dieu ; l'un a des goûts, des habitudes qu'il ne veut pas contrarier, parce qu'au fond, il lui en coûterait trop et parce qu'elles ne sont pas criminelles ; l'autre a des parents dont il ne veut pas se séparer ; un plus grand nombre ne seraient point arrêtés par ces considérations ; mais renoncer à l'indépendance, mais ne plus avoir de volonté à soi, obéir, obéir encore, et toujours ; soumettre non seulement ses actions mais son jugement à la volonté d'un autre homme plus aveugle, plus faible, plus misérable peut-être que nous ne le sommes nous-mêmes, qu'est-ce qui comprend cela ?*" (S 2,641).

L'obéissance est la pierre de touche du sacrifice, de la consécration du baptême. Cela est valable pour tout chrétien, même si cette obéissance doit ensuite se diversifier dans plusieurs formes de vie. Tout chrétien doit tendre à communier à la volonté de Jésus qui fait toujours ce qui plaît au Père. "*En un mot, où sont les hommes qui ne réservent rien avec Dieu, qui ne font pas avec lui une sorte de marché dans lequel ils traitent au plus bas prix possible ? Pour nous, mes amis, donnons tout ! n'essayons pas de garder la moindre parcelle de notre volonté, la moindre paille ; oui, soyons tout à Dieu ; faisons tout pour Dieu ; Dieu seul. Dieu seul ! Dieu seul dans le temps, Dieu seul dans l'éternité !*" (S 2, 640).

Le véritable sacrifice est celui de la volonté. Le chrétien doit rendre sa volonté sacrée, c'est-à-dire réservée à Dieu. Sa volonté doit devenir celle de Dieu même, volonté incarnée dans le Christ et dans ceux que le Christ a désignés comme ses prolongements au service de l'Église.

"Centré sur Dieu seul, considérant tout selon Dieu, le frère (le chrétien) parvient à jouir de la paix de savoir qu'à tout moment il ne recherche que le bon plaisir de Dieu" (SM p.110). "*Efforçons-nous d'acquérir cette inaltérable sérénité, ce calme d'esprit, cette douceur pleine de joie et de paix, d'amour et d'espérance, qui a été promise à ceux qui, s'élevant au-dessus de la nature et des sens, voient Dieu et ne voient que Dieu en tout*" (CG 1,143).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

que ma vie soit toute à toi, en Jésus, par l'Esprit.

Rends-moi ainsi raisonnable, même si je passe pour un fou aux yeux des hommes.

Fais-moi dire avec Jésus : "Je fais toujours ce qui lui plaît",

et fais que cela devienne réalité dans le quotidien de ma vie.

Je pourrai ainsi recevoir la paix de ton Fils.

SE RENDRE DISPONIBLE À LA PROVIDENCE

Providence de mon Dieu, ô Mère que j'ai tant de fois invoquée, Providence toujours si bonne, si sage, si pleine de pitié et d'amour pour tes pauvres créatures, nous t'adorons, nous te bénissons, nous nous abandonnons à toi sans réserve : fais de nous tout ce qu'il te plaira ; nous n'avons d'autre volonté que d'accomplir la tienne en toutes choses, dans les humiliations, dans les grandeurs, dans la pauvreté, dans les richesses, dans la santé, dans la maladie, à la vie et à la mort.

Ô mon Dieu, n'écoute point nos désirs aveugles, nos prières indiscretes : pourvu que nous soyons dans l'ordre que tu as établi, et que nous secondions tes desseins ; pourvu qu'aidant nos frères à se sauver nous nous sauvions nous-mêmes, tout est bien, et nous n'aurons de voix que pour chanter le cantique d'actions de grâce : Providence de mon Dieu, veille sur tes enfants ; affermis-les, dirige-les, sois leur défenseur, leur guide, leur lumière, leur conseil, leur consolation, leur trésor, leur joie, leur espérance : Dieu seul dans le temps, Dieu seul dans l'éternité ! (S 2,493).

Lorsque Jean-Marie prononce cette prière au cours d'un sermon aux religieuses de la Providence, il vient de vivre une expérience spirituelle : *"De ma vie je n'ai fait à la religion de plus dur sacrifice que celui qui m'a été imposé dans cette douloureuse circonstance. J'ai sacrifié mes goûts, mes affections, mon repos, et pour tout dédommagement, pour unique consolation, il ne me reste que le sentiment intime d'avoir rempli un devoir sacré envers l'Église, en renonçant pour ses intérêts et pour sa gloire à tout ce qui pouvait faire la douceur et le charme de ma vie" (S 2, 493).*

Jean-Marie a été nommé le 9 novembre 1822 vicaire général du Grand Aumônier de France. Il a quitté Saint-Brieuc le 22 novembre, pour aller à Paris. Une grosse épreuve, comme il l'avoue lui-même. Il perdait tous ses repères, toutes ses relations, toutes ses œuvres, et en particulier les deux congrégations qu'il venait à peine de mettre sur pied. Il revient à Saint-Brieuc, pour un congé, "dans la nuit du 30 au 31 janvier". Jean-Marie a surmonté l'épreuve : *"Qu'importe que nous soyons sur un point ou sur un autre de cette terre pour laquelle nous ne sommes pas faits et où nous passons comme des ombres ? Oui, qu'importe ? Il n'y a pas de distance pour les âmes qui s'aiment en Jésus-Christ ; le temps n'a pas de durée pour ceux à qui l'éternité appartient."* On peut dire qu'il s'est abandonné à la Providence et que c'est cette Providence qui lui donne une appréciation nouvelle de l'espace et du temps : plus de distance, plus de durée. Tout est considéré dans un rapport d'éternité.

Jean-Marie parle très souvent de la Providence. Dans son Mémorial, on a ce mot : *"Il faut se laisser dévorer par la Providence. Je ne veux pas oublier ce mot ; je veux que toute mon âme le dise et le redise à chaque instant. Oui, je veux me laisser dévorer par la Providence, je m'abandonne, je me livre à la Providence -. Point de résistance, pas le plus petit mouvement - qu'elle me dévore ! qu'elle me dévore !" (M p.85).*

Le mot Providence paraît impliquer une attitude plutôt passive de notre part. La Providence réglerait tout d'avance et ressemblerait à un destin. C'est un mot qui évoque, par ailleurs, des événements heureux qui nous arriveraient ou des événements malheureux qui nous seraient épargnés.

Jean-Marie lui donne une tout autre dimension : *« Il faut se laisser dévorer par la Providence »*. Il y a un engagement de la part de l'homme. Il pourrait fuir... Il décide de se laisser faire. La Providence ne peut, semble-t-il, rien faire sans la coopération humaine. D'autre part il y a le verbe 'dévorer'.

Comme si la Providence avait quelque chose de redoutable, de "vorace". Effectivement Jean-Marie s'abandonne, se livre totalement à la Providence, "à *chaque instant*".

Qu'est-ce donc que cette Providence dépendante de l'homme et dévoreuse ? Nous sommes loin d'une représentation de la Providence comme une sorte de déesse de la Fortune, un être à part, tout puissant, qui aurait la maîtrise de tous les destins. La Providence de Dieu, c'est Dieu lui-même en tant qu'il prend soin de son œuvre parce qu'il l'aime. Il ne faut pas, du reste, se représenter Dieu comme quelqu'un qui, de l'extérieur, combinerait les événements de manière à assurer le succès de ceux qui le servent.

La Providence apparaît pauvre, avide dans sa pauvreté, prête à dévorer. Tout le contraire d'une Providence riche, puissante, libérale. Elle peut faire penser à ce poème de Tagore qui met en scène un fils de roi descendant de son char pour aller à la rencontre d'un mendiant, au bord de la route, et lui demandant de lui faire une aumône. Le mendiant ne donnera qu'une infime partie de sa maigre pitance : un grain de riz. Ce sera pour regretter de n'avoir pas tout donné, car, à la fin de la journée, il trouvera un grain d'or à la place du grain de riz donné au fils du roi. Ainsi en va-t-il avec la Providence : ce qui n'est pas donné est perdu.

Jean-Marie de La Mennais pense beaucoup plus à s'abandonner à la Providence qu'à recevoir d'elle. Il a compris qu'on ne peut recevoir d'elle que dans la confiance, dans l'abandon. Le don de la Providence n'est-il pas, d'ailleurs, cet abandon lui-même, cette remise de soi totale, cette confiance absolue ? Pour faire confiance il faut avoir trouvé le chemin de la source de son être, de la source de la création et de la grâce. Il faut avoir emprunté le chemin de l'humilité de celui qui sait que, quoi qu'il fasse, quoi qu'il lui arrive, il ne peut rien faire sans l'action de Dieu qui n'est pas du même ordre que les actions humaines.

Loin d'attribuer à la Providence le rôle de distributeur automatique il dit : "*n'écoutez point nos désirs aveugles, nos prières indiscretes*". Le désir est aveugle et la prière indiscreta tant qu'ils n'entrent pas dans les vues de Dieu. La Providence ne peut agir que dans un cœur qui s'élargit aux dimensions du Royaume.

Il s'en explique très bien à une correspondante : "*L'âme qui est docile et souple sous la main de Dieu ne résiste point aux inspirations de la grâce. Elle s'oublie elle-même, ne désire et ne cherche que la gloire de Celui qu'elle aime. Elle a une profonde conviction de foi de l'action de Dieu en tout. Elle voit que c'est lui qui dirige les hommes et leurs conseils, les plus petites tracasseries du plus petit ménage, comme les événements qui changent la face des empires. Elle n'est pas irritée par la contradiction. Elle n'est pas agitée par de continuel mouvements d'impatience et de dépit. Elle goûte une paix que rien n'altère. Elle bénit et adore, avec joie et tendresse, les desseins de la Providence sur elle. Ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ne peut jamais être pour elle un sujet de tristesse ou une occasion de trouble, car enfin Dieu le veut et cela lui suffit*" (CG 1,142).

Pour Jean-Marie, s'abandonner à la Providence, c'est donc entrer dans le dessein de Dieu, c'est se couler dans sa volonté. Le triomphe de Dieu est assuré, puisqu'il est la source inépuisable de toutes choses. Celui qui croit en la Providence donne à toute chose une valeur d'éternité. Il vit toute l'expérience humaine, joyeuse, douloureuse, lumineuse, glorieuse, à la manière de Jésus, tout abandonné à la volonté du Père. La Providence peut-elle avoir d'autres traits que ceux du Christ Serviteur, sur la Croix, parfaite image de Celui qui l'a engendré ? Partager le destin du Christ en ce monde, telle est l'œuvre de la Providence.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

ton Fils a voulu m'enrichir de sa pauvreté.
C'est en quêtant mon amour, comme un mendiant,
que tu veux me faire participer à ta vie,
me faire communier à ton Esprit Saint,
et devenir ainsi ma Providence.

LA COMPASSION À LA DIMENSION DU MONDE

Si vous aviez sous les yeux, mes frères, le spectacle d'une famille, d'un seul homme, sur le point de périr faute d'aliments, avec quelle ardeur n'accourriez-vous point à son secours ? Eh bien ! Ce n'est pas un homme, ce n'est pas une famille, ce sont des paroisses entières qui languissent dans l'attente de la nourriture spirituelle ; c'est la misère de la religion, la disette du sanctuaire qui devient tous les jours plus profonde et plus déplorable; c'est, en un mot, la menace du prophète dont nous voyons le terrible accomplissement : les petits enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur rompre.

Chrétiens, touchés d'une pieuse compassion pour une disette si douloureuse, rien ne vous coûtera pour la soulager, et en consacrant à cette oeuvre de miséricorde une portion de votre superflu, vous montrerez que la foi est encore vivante au fond de vos âmes, et que les circonstances les plus fâcheuses, loin d'être un obstacle à la charité, semblent lui donner une nouvelle vigueur, en même temps qu'elles en augmentent le prix (À de futurs prêtres, S 1,541).

Au début du *Mémorial*, recueil de pensées, Jean-Marie, alors jeune prêtre, écrit : "Ayez pitié de vous-même, et Dieu aura pitié de vous : dites, je suis coupable, et il dira, viens mon fils que je te pardonne ; mon pauvre enfant, viens à ton père, son cœur s'ouvrira pour te recevoir ; ô que tu seras bien dans le sein de ton père !" (M p.1). La compassion s'exerce d'abord envers soi-même. Ce sentiment est déjà un effet de la grâce : c'est une tendresse sans jugement, pour un être en souffrance. Il ne s'agit pas d'un apitoiement naturel sur soi, mais d'une participation à la compassion du Père envers soi. Entre soi et soi, il y a l'amour du Père : une distance se crée, une nouvelle estime de soi émerge. Le texte semble faire passer la compassion de Dieu après la nôtre, mais c'est bien la compassion de Dieu qui engendre la compassion pour soi-même. Pour voir sa misère, il faut le regard de Dieu. La compassion s'élargit : de soi à l'autre, de l'autre à plusieurs autres, de plusieurs autres à la paroisse et au secteur, pour atteindre toute l'Église et l'humanité entière.

L'intervention de Dieu commence avec sa compassion. On se souvient des premiers mots de Dieu à Moïse, dans le désert : "J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses" (Ex 3,7). Ainsi la mission jaillit-elle de la compassion : "Il me semble que j'entends s'élever tout autour de moi comme un cri de misère : ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, s'écrient les malades, ne nous laissez pas seuls avec nos douleurs ; donnez-nous la vie en nous donnant le pain, s'écrient les pauvres, comme Lazare, nous ne vous demandons que votre superflu, quelques miettes de votre table, quelque reste de votre abondance. Vous ne fermerez pas vos oreilles aux plaintes des misérables et vos cœurs à la compassion. Vous ne serez pas coupables de la mort de vos frères, et vous ne vous mettrez pas dans le cas de rendre compte à Dieu de leur sang, de leur âme, de tous les excès où peuvent les précipiter la faim et le désespoir" (S 1, 669).

On trouve l'expression 'petits enfants' chez saint Jean. Elle exprime la tendresse et la compassion. Le disciple du Christ doit percevoir cette demande, car elle est rarement exprimée par les "petits enfants". Mais il ne pourra la percevoir que par la grâce de la compassion. Jésus était animé par cette compassion pour la foule venue à sa rencontre. Le chrétien entre donc dans la compassion du Christ, qui était d'abord celle du Père. Dans le même mouvement, il participe à sa mission. Il s'agit de rompre le pain, dans le prolongement du geste de Jésus lors de la multiplication des pains, et, plus encore, lors du repas avant la Passion. Le pain est indissociablement le pain de la Parole et celui du Corps du Christ. C'est la double table de la Parole et de l'Eucharistie.

L'évangélisation par l'éducation est une œuvre de miséricorde : elle est bien l'effet de la compassion. Elle jaillit de l'abondance du cœur. C'est un cœur rempli de compassion et riche du pain de la Parole et du Corps du Christ qui peut s'adonner à cette œuvre de miséricorde.

La mission est une responsabilité. Les excès viennent de la faim et du désespoir. La racine de cette faim et de ce désespoir est l'absence de Dieu. Elle n'est pas ressentie consciemment par ceux qui se livrent à ces excès, mais elle est ressentie par celui qui a pris conscience de la présence de Dieu en lui, s'en est trouvé rassasié et s'est mis à espérer. Il est dès lors en mesure d'éprouver de la compassion pour ceux qui ne ressentent pas cette présence.

Jean-Marie exprime sa compassion par une autre image, celle de la maladie. Il lui arrivera de comparer l'école à un hôpital (cf. CG 6,385). Au début d'une retraite pour des jeunes, il dresse un tableau sans complaisance des "malades" qu'il va devoir secourir : *"En entrant dans cette chapelle, et en jetant mes regards sur cette foule de jeunes gens qui y sont réunis, il me semble être au milieu d'un vaste hôpital"*. Sa réaction sera inspirée par l'Esprit du Christ : *"Je surmonte la secrète horreur qu'inspire un si affreux spectacle ; chargé par Jésus-Christ même de travailler à la guérison de ces pauvres infirmes... je m'approche de chacun d'eux et j'examine attentivement leur état"* (S 1,449).

"Laissez venir à moi les petits enfants" (Mc 10,14). "C'est la parole qui a frappé avec le plus de force le cœur de Jean-Marie et dont il a fait le point focal de sa lecture de l'Évangile" (SM p.67). Le Seigneur a inspiré au cœur de Jean-Marie la compassion pour les enfants, point de départ de sa mission spécifique dans l'Église : *"À la vue de cette multitude d'enfants qui nous appellent à leur secours... aucun intérêt humain ne nous retiendra ; nous nous élancerons vers eux, nous les prendrons entre nos bras, et nous leur dirons : Chers enfants que Jésus, notre Sauveur, a tant aimés, qu'il a daigné embrasser et bénir, venez à nous, restez avec nous ; nous serons les anges gardiens de votre innocence"* (S 2,538).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,
tu me manifestes ta tendresse en ton Fils et en Marie.
Tu la révèles dans tes saints.
Que ton Esprit m'inspire cette même tendresse
pour tous mes frères, particulièrement les plus petits.
Donne-moi de porter avec amour la souffrance des hommes,
surtout celle des enfants et des jeunes.

UNE MISSION D'AMOUR

N'est-ce pas une chose admirable que du milieu même de l'athéisme européen sortent ces hommes apostoliques qui vont étendre l'empire de Dieu dans le Nouveau Monde ? La foi s'éteint : à peine çà et là voit-on luire dans une nuit profonde quelques flambeaux mourants, et voilà que de cette nuit même partent des étincelles qui vont allumer à l'autre bout de la terre un nouvel incendie. Pour nous, qui ne verrons pas ce lointain triomphe de la croix, tristes, au milieu des ruines, nous pleurons. Ce qu'on voit, ce qu'on prévoit, tout est sujet de larmes ; l'âme est écrasée sous l'avenir, et à peine trouve-t-elle en elle-même assez de forces pour soutenir le jour présent. Mais à quoi bon obscurcir la vôtre de ces idées sinistres ? De plus douces pensées doivent vous accompagner sur ces mers où notre cœur vous suivra, et où chaque jour il se retrouvera avec le vôtre dans celui si bon et si incomparablement aimable de notre divin Maître.

O hommes, retirez-vous, laissez-moi avec mon Dieu. Pourquoi me ravissez-vous mon bien-aimé ? Vous ne voulez point le connaître, vous ne voulez point l'aimer ; laissez-moi l'aimer, s'il est possible, et pour moi et pour vous ; tout ce qui n'est pas lui, m'est à dégoût ; je ne trouve qu'en lui le rafraîchissement et le repos. Encore une fois, pourquoi me ravissez-vous mon bien-aimé ?

Mon Dieu, donne-moi les cœurs de tous les hommes, afin que je t'aime pour tous les hommes. Ce n'est pas assez ; je veux encore t'aimer avec tous les anges ; je veux t'aimer avec toi-même, et comme tu t'aimes toi-même ; car toi seul peux t'aimer comme tu mérites d'être aimé. (Lettre à son ami Bruté de Rémur en 1810 à l'occasion de son départ vers l'Amérique CG 1, 99).

Jean-Marie va avoir 30 ans. Il est encore enseignant au collège de Saint-Malo. Son ami Bruté de Rémur est près de s'embarquer pour l'Amérique. La Révolution a marqué les esprits en France. Napoléon étend l'influence de la Révolution en Europe. Dans cette lettre à son ami intime, Jean-Marie exprime tout son drame intérieur. Ce n'est pas un drame individuel : il vit le drame de toute l'Église en Europe. C'est le drame de l'athéisme. Il semble n'affecter qu'une faible frange de ses contemporains. Pourtant il pressent que la cause pourrait être perdue, au moins pour l'Europe, et que ce mal pourrait s'étendre et s'aggraver.

Jean-Marie s'adapte parfaitement à cette situation. Sa réaction est commandée par l'amour du Christ. C'est d'abord en lui qu'il recherche les solutions à l'athéisme. Qu'y trouve-t-il ? Son Bien-aimé. Il prend les accents du Cantique. Aux idéologies, Jean-Marie oppose la présence de la Personne de Jésus. Il s'adresse directement à lui. On le sent entièrement possédé par cette Présence amoureuse.

Lorsqu'il dit : "*O hommes, retirez-vous...*", faut-il voir un repli sur soi de dépit devant l'échec ou bien un réflexe de peur ? Pourquoi ne cherche-t-il pas à dialoguer avec les athées ? C'est plutôt un réflexe de foi devant l'incrédulité des hommes. Il a compris que les discussions ne servent à rien et qu'il lui faut retrouver la présence du Seigneur. C'est dans l'échange intime avec son Bien-aimé, à l'intérieur de lui-même, qu'il trouvera la lumière et la force.

C'est en lui qu'il trouve aussi le dynamisme pour la mission. C'est à partir de son amour pour le Christ qu'il s'adresse aux hommes de son temps. Et cet amour pour le Christ est d'abord l'amour même du Christ pour lui et pour les hommes. "*Je veux t'aimer avec toi-même et comme tu t'aimes toi-même*". Il s'adresse aux hommes avec l'amour même du Christ. C'est là qu'il faut chercher l'origine de son dynamisme et de son zèle pour la mission.

Alors la mission peut commencer. Jean-Marie se réjouit du départ de Bruté, même s'il lui en coûte au plan affectif. S'il se réjouit, ce n'est pas du fait du départ. Sa motivation est spirituelle. Il se réjouit de la perspective créée par ce départ : un nouvel incendie peut s'allumer. Ce sera l'incendie de l'amour de Dieu, porté par une étincelle... Jean-Marie reste en Europe, mais il n'interprète pas le départ de son ami comme un abandon.

Jean-Marie porte aussi beaucoup d'admiration à l'œuvre de François-Xavier. Mais il sait que la mission n'est pas l'œuvre d'un homme, pas même l'œuvre d'une époque : "*Le bon Dieu pour qui les siècles sont des jours, n'y va pas si vite que nos désirs, et ainsi après deux siècles et demi, le christianisme n'en est encore qu'à pousser ses grosses racines dans ces régions où saint François Xavier alluma d'abord cet incendie semblable à celui qui précède le défrichement des terrains encore sauvages...*" (S 1,118). Celui qui veut hâter la venue du règne de Dieu est souvent impatient. Il manque de recul. Il veut voir immédiatement le fruit de son action. Jean-Marie déborde d'idées sur l'œuvre missionnaire à réaliser, mais il sait qu'il doit marcher au rythme de Dieu.

Une expression du dynamisme missionnaire de Jean-Marie se trouve dans le *Torrent d'Idées vagues* écrit en 1807. C'est un flot d'idées, en effet, un programme rédigé à la hâte, presque d'une écriture automatique. Cet écrit permet de repérer les préoccupations qui habitent Jean-Marie : retour de toutes les religions à l'unité ; connaissance approfondie de l'Écriture Sainte ; connaissance des langues bibliques ; pratique et connaissance des missions ; théologie exacte ; maintien de l'autorité du Saint Siège ; conservation et l'extension des ordres religieux ; séminaires ; "*dépassement des petites conceptions passagères des politiques qui ne songent qu'à l'agrandissement et au développement d'un empire particulier et sous les seuls rapports si bornés de ce monde, commerce, richesse, politesse, industrie, commodités, etc., sans s'occuper d'élever les hommes vers leur patrie*" ; formation d'un corps enseignant savant en théologie, histoire du christianisme, étude de la géographie... Nous avons là les préoccupations de Jean-Marie qui l'accompagneront toute sa vie. Ce sera sa manière à lui de concrétiser l'appel du Seigneur.

C'est donc dans le contact personnel, dans le dialogue intime avec Jésus, que Jean-Marie a trouvé l'affranchissement des idéologies. C'est là qu'il a trouvé sa vocation à la fois personnelle et ecclésiale. Il a déjà l'intuition de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et se sent à même d'exercer la mission de l'Église en vivant une vie cachée en Jésus et Marie, pourvu que ce soit une vie d'amour.

Jean-Marie va exercer son esprit missionnaire dans le champ de l'éducation. Jeune prêtre, il enseigne au collège de Saint-Malo. À la tête du diocèse de Saint-Brieuc, il se préoccupe de l'éducation des jeunes. Sa mise en garde contre une négligence en ce domaine est aussi une manière de montrer comment l'éducation de la jeunesse est une garantie pour l'avenir de l'Église : "*Voulez-vous que vos enfants soient élevés sans foi, sans principes ? Voulez-vous que, dès le berceau, on leur raconte des fables et des mensonges ? Voulez-vous vivre vous-mêmes sans instruction religieuse, sans sacrements, sans Dieu ? Voulez-vous voir de nouveau cesser parmi vous les cérémonies ? Voulez-vous voir les églises désertes, les tabernacles vides, et la religion, faute de ministres, périr sans retour dans ce pays ?*" (S 1,541). C'est donc dans un contexte post-révolutionnaire très difficile que Jean-Marie entreprend son œuvre missionnaire éducative, dans la pure foi, sans aucune garantie que cette entreprise finira par atteindre son but. Mais, comme il l'écrit à Bruté de Rémur, le 18 juillet 1807 : "*Mon Dieu, peut-être nos crimes forceront-ils ta justice à permettre que les méchants triomphent et nous empêchent de faire le bien ce soir ; mais, mon Dieu, ta miséricorde nous laisse encore la liberté de faire le bien ce matin. Ah ! mon Dieu, nous ferons le bien ce matin, en bénissant ta miséricorde*" (CG 1,28).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

Donne-moi de faire le bien ce matin, même si je ne suis pas sûr de pouvoir le faire ce soir.
Féconde mon action par la prière.
Fais-moi considérer toute mon activité comme une mission, en ton Fils.
Que ton Esprit me rende patient et entreprenant.
Donne-moi d'être solidaire de la mission de ton Église, spécialement auprès des jeunes.

UNE ÉDUCATION QUI ÉVANGÉLISE

Quand nous parlons d'éducation, nous sommes loin de la pensée de ceux qui croient avoir tout fait pour l'enfant, quand ils l'ont initié au calcul, aux arts, aux langues, aux sciences naturelles et quand ils lui ont donné le moyen de satisfaire aux besoins du corps. Comme s'il suffisait d'éclairer l'esprit, de pourvoir aux besoins physiques de l'homme et qu'il ne fallait pas former son cœur à des habitudes de vertu, et lui apprendre d'où il vient, où il doit tendre et comment il y peut arriver. Qui ne voit en effet qu'au milieu des connaissances les plus étendues et les plus variées, le cœur peut conserver toutes ses faiblesses. Ce n'est pas assez de fortifier l'intelligence, si l'on ne fortifie la volonté, si l'on ne prémunit la jeunesse contre les assauts des passions.

Pour nous, nous n'excluons rien : l'intelligence, le cœur, le corps même de l'enfant sont formés dans nos écoles aux habitudes sociales, à la pratique des devoirs. Nous n'excluons rien ; mais nous mettons chaque chose à sa place : nous savons que, si on peut se passer d'instruction, on ne se passe pas de morale et que par conséquent l'enseignement des devoirs doit tenir la première place dans l'éducation.

Pourtant c'est une erreur de vouloir de la morale sans religion. L'homme n'agit que parce qu'il croit, et selon ce qu'il croit. La morale humaine est sèche et froide ; elle peut indiquer la route, mais elle ne donne pas le courage de la parcourir. Laissons cette morale humaine, pour n'écouter que la morale évangélique, sans laquelle il n'y aurait pas plus de bonne morale que de bonne éducation.

Mais ce n'est pas assez de donner à l'enfant quelques connaissances vagues de la religion, dont il a besoin d'être pénétré ; il faut la lui faire aimer et pratiquer. Or, quel intérêt mettra-t-il à la persuader aux autres, celui qui n'en est pas pénétré lui-même ? On ne parle avec conviction que de ce qu'on croit, avec amour que de ce qu'on aime, avec chaleur que de ce qu'on sent bien.

À l'âge des enfants, le cœur s'ouvre aisément aux impressions, et l'on se conduit bien plus par autorité et par sentiment, que par réflexion et par raisonnement (OER in : S 1,46-47).

Jean-Marie de La Mennais a voulu évangéliser par l'éducation. "Dès 1802, le jeune abbé de la Mennais, encore sous-diacre, devient professeur à l'école ecclésiastique de Saint-Malo et se met au service des aspirants au sacerdoce, dont la plupart sont pauvres en ressources matérielles. Plus tard, au poste de vicaire capitulaire du diocèse de Saint-Brieuc, il fait une large place dans son action à l'éducation de la jeunesse, au point de devenir fondateur de deux congrégations enseignantes" (SHA p.271). Son premier souci était d'évangéliser. Il ne concevait pas ses fondations comme un remède aux carences de l'État ou comme une réponse à un nouveau contexte sociologique. Son intention est évangélisatrice dès le départ. Il a le souci d'implanter l'Église au cœur de la Bretagne. Il a compris, comme plusieurs de ses contemporains, que les fondations les plus solides de l'Église ne peuvent s'établir que dans le cœur de la jeunesse.

Jean-Marie pense que la dimension religieuse de l'homme n'est pas facultative, pas même une dimension parmi d'autres : elle doit marquer tout son développement, toute sa vie. Dans une brochure intitulée '*Sur l'Éducation religieuse*', parue en 1833, il prend position contre la philosophie sous-jacente à l'« école mutuelle » prônée de son temps : "On considère l'homme seulement comme un être physique et non comme un être intelligent, immortel, qui doit, en passant sur la terre, se préparer à entrer dans l'éternelle société de Dieu même dont il est l'image" (SHA p.275). La vie de l'homme ne se comprend vraiment que comme une vie qui se reçoit de Dieu et qui ne prend sens que dans la remise de soi à Dieu.

L'éducation, celle donnée par les parents, prolongée par l'école, a trois dimensions. On peut les rapprocher des trois dimensions de l'homme dont parle Saint Paul dans la 1^{ère} Lettre aux

Thessaloniens : "*l'esprit, l'âme et le corps.*" Par 'corps', il faut entendre non seulement le corps lui-même, mais tout ce à quoi les connaissances intellectuelles sont destinées, toute la culture dispensée par l'école. L' 'âme' correspond à ce qui est dit du cœur et de la volonté. L' 'esprit' est la dimension spirituelle de l'homme. C'est donc une éducation intégrale qui est annoncée ici.

La dimension spirituelle est privilégiée, même si c'est la moins évidente et même si elle est toujours mentionnée en dernier. Cette dimension n'est pas séparée des autres : elle a des implications morales et des répercussions sur la vie sociale.

Jean-Marie souligne le fait que la morale ne saurait se passer de la religion. Pas une religion théorique, pas une sorte de culture religieuse qui en reste à un niveau intellectuel, mais une religion qui touche le cœur. C'est un cœur touché par l'évangile qui vivra la morale comme un "joug facile" et un "fardeau léger". La vraie morale implique une relation intime avec le Christ. La loi ne disparaît pas (pas "le plus petit trait" de la loi) mais elle devient signe d'une alliance, elle prend une profondeur d'amour. L'enfant saisit cela spontanément, lui qui se conduit essentiellement "*par autorité et par sentiment*". Alors que le pouvoir n'atteint qu'un comportement extérieur, l'autorité atteint le cœur de la personne. La morale devient dynamique quand elle est inspirée par l'amour.

L'éducation n'a pas atteint son objectif tant que l'enfant ou le jeune n'a pas intériorisé les exigences de l'amour divin. On déplore souvent ses brusques changements de comportement selon qu'il est à la maison ou à l'école, en famille ou dans la rue... Il n'est pas parvenu encore à cette unité de vie qui ne peut être atteinte que par une volonté inspirée par l'amour divin. La réalisation de cet objectif tient du miracle et pourtant l'éducateur doit y tendre, aussi bien dans une correction de devoir, que dans une explication de texte ou une solution d'équation. Travail toujours à reprendre, dont l'éducateur ne verra sans doute jamais la fin : les élèves sont toujours nouveaux et une année est bien vite passée.

L'éducation passe avant tout par le regard porté sur l'enfant et le jeune. C'est le fait de voir en lui un fils de Dieu en devenir qui doit inspirer toutes nos démarches. Nous partagerons, dès lors, les sentiments du Christ Jésus à son égard, qui sont aussi les sentiments du Père : humilité, patience, douceur, pardon des offenses, respect, ténacité. Jean-Marie a toujours repoussé chez ses frères l'autoritarisme, le désir de briller par le savoir, et, évidemment, la brutalité. La pédagogie n'est pas seulement affaire de stratégie et de tactique. Pour être réellement éducatrice, elle doit puiser son dynamisme dans la spiritualité, dans la vie intérieure de l'éducateur.

Pour cela il faut que l'éducateur soit lui-même pénétré intérieurement de cette relation au Christ. Elle doit être devenue sa nourriture, comme celle du Christ est de faire la volonté de son Père. Alors, à son insu, - car cela restera un mystère pour lui -, il dégagera une puissance de conviction, un dynamisme d'amour, un rayonnement chaleureux, qui se communiquera à l'enfant et au jeune. La tâche d'éducation forme l'éducateur lui-même et exige de lui, en fin de compte, la sainteté : "*Quelle sainteté n'exige-t-elle pas de vous ! Quelle force de foi, quelle application à la prière, quelle union avec Dieu, quelle pureté d'intention, quelle perfection d'obéissance, quelle ardeur de zèle !*" (S 2,525). En voulant faire des saints, l'éducateur se sanctifie lui-même.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

Donne-moi le désir de continuer l'œuvre de ton Fils, Maître et Seigneur.

Fais-moi voir ta présence en ceux auprès desquels tu m'envoies.

À l'exemple de Marie, que je prenne soin du corps, de l'âme et de l'esprit des enfants et des jeunes.

Fais-moi communiquer aux jeunes l'amour de ton Royaume
afin qu'ils puissent mettre ta vie au cœur du monde.

LA CONFIANCE AU CŒUR DE L'ÉPREUVE

"Bienheureux, bienheureux ceux qui pleurent." Ces paroles ont un charme secret, une onction pénétrante qui coule jusqu'au fond du cœur, qui le remplit d'espérance et de joie. Elles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Ce n'est pas l'homme qui a dit : bienheureux ceux qui pleurent. Si j'interroge les sages de la terre et si je leur demande ce que je dois faire pour être heureux, - les uns m'invitent à rechercher les biens présents, à savourer la fleur de la saison, à me couvrir de parfums et à me couronner de roses avant qu'elle se flétrissent ; - les autres m'assurent que le chemin des honneurs et des richesses est le seul qui conduise au bonheur ; - d'autres encore me conseillent de prendre l'indifférence pour compagne si je veux traverser sans inquiétudes et sans troubles le monde et ses illusions ; mais il n'y en a pas un, il n'y en a pas un seul qui me dise : bienheureux ceux qui pleurent ! Il n'appartient qu'à toi, Seigneur, de parler ainsi et de nous faire trouver la joie dans le sein même de la douleur ; toi seul peux nous apprendre à voir dans les privations les plus pénibles, dans les chagrins les plus vifs, le gage précieux de notre bonheur à venir" (S 2, 410).

Jean-Marie a 54 ans. Certaines doctrines de son frère viennent d'être condamnées par l'Église. Celle-ci ne condamne que des doctrines. Mais l'opinion ne parvient pas toujours à faire la distinction. Son jugement est conditionné par des vues parfois trop étroites ou par des objectifs trop limités. Il en résulte des soupçons, des exigences exagérées de soumission publique qui ressemblent à des persécutions. Jean-Marie est victime d'une campagne de presse. S'il était seul engagé, il ne chercherait pas à se défendre des calomnies, mais s'en réjouirait plutôt. Mais il a la responsabilité de deux congrégations qui risquent de souffrir de son injuste discrédit. Il souffre d'autant plus qu'il est accusé sur ce qui lui tient le plus à cœur : sa fidélité à l'Église et l'amour de son frère.

Comme on le voit dans sa lettre à Mlle de Lucinière, Jean-Marie sait concilier souffrance et joie : *"Quand vous m'écriviez le 15 septembre, vous étiez loin sans doute de vous attendre à ce qu'on m'accuse publiquement, comme l'a fait l'Ami de la Religion, de n'avoir pour les jugements de Rome qu'une soumission hypocrite..."*

Des épines percent mon âme de tous côtés; elle n'est plus qu'une plaie vive et sanglante. Dieu soit béni ! Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse à ma bouche... comme moi, vous aurez aussi chanté le cantique de résignation, d'amour et de louanges, au milieu des tribulations nouvelles que vous venez d'éprouver. Quelle belle occasion pour nous de nous enrichir, et d'amasser ces trésors que la rouille ne ronge pas, et que les voleurs ne peuvent enlever ! Ah, si dans sa grande miséricorde, le Seigneur daignait accorder à nos souffrances, ce qu'il a refusé jusqu'ici à nos prières... je lui dirais d'un grand cœur avec Ste Thérèse, encore plus, mon Dieu, encore plus !..." (CG 3,139).

Dans le sillage du Christ, les deux réalités ne sont pas contradictoires : on peut souffrir et bénir Dieu. Jean-Marie est conscient de la difficulté de faire partager cette conviction chrétienne : *"Ô mon Dieu, mes efforts seront inutiles, mes paroles seront vaines si la voix du sang de ton Fils ne se fait pas elle-même entendre. Qu'elle parle donc au fond des cœurs ! Qu'elle remplisse d'espérance et de joie, l'âme de tous les fidèles qui m'écoutent !" (S 2,408).* C'est la voix du Christ crucifié, dans le cœur de chacun, qui peut seule donner un sens à la souffrance. Celui qui est capable de concilier souffrance et joie montre par là qu'il a été touché par l'Esprit de Dieu.

Jean-Marie évoque plusieurs figures illustrant cette béatitude. *" Dans mes tribulations, s'écrie St Paul, je surabonde de joie" (S 2,412).* Cette joie ne naît pas du confort ou du plaisir, mais des tribulations endurées pour le Nom du Christ, en communion avec lui. La joie naît donc de l'amour

et attire l'amour. La joie de Dieu est toute tournée vers l'autre, toute espérance en l'autre : espérance de le voir entrer dans ce mouvement de communion trinitaire où l'ensemble de l'humanité est appelé à entrer. Joie et souffrance, vécues dans le Christ, peuvent aller de pair.

"J'entends, dit St Ignace, j'entends au fond de mon cœur, une voix qui me répète sans cesse : Ignace, que fais-tu ici-bas ? - Oh ! qu'il me tarde, dit St Ignace, de devenir le froment de Jésus-Christ et d'être broyé sous la dent des lions affamés !" Force étonnante de ces propos qui nous renvoient au désir du Christ d'être baptisé du baptême de la croix. "Souffrir ou mourir, c'était le désir le plus ardent du cœur de sainte Thérèse." "Jésus-Christ demande à St Jean de la Croix, quelle récompense il veut obtenir de ses immenses travaux : Seigneur, répond-il, faites que je souffre !" Ne voyons pas là des propos de névrosé. Voyons l'effet d'une communion profonde avec le Christ, d'une participation à la soif du Christ sur la Croix : soif de voir les hommes retrouver le chemin de l'amitié avec Dieu, le paradis perdu. Le chrétien participe nécessairement de cette souffrance. Il est engagé dans une souffrance aux dimensions cosmiques, qui affecte même la création tout entière.

"St François Xavier voit en esprit les persécutions qui l'attendent dans la carrière qu'il va parcourir, et il s'écrie : Encore plus, mon Dieu, encore plus !" (S 2,412) Langage difficile à entendre... si l'on ne comprend pas qu'il ne s'agit pas d'une souffrance abstraite, mais de la souffrance même de Jésus, en butte au rejet : il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. Plus le chrétien souffre pour sa foi, plus il ressemble au Christ. Le divin ne peut exister dans le monde que crucifié, parce que l'Amour n'est pas aimé. La croix est la marque du divin authentique. Participer aux souffrances du Christ, ce n'est rien moins que participer à sa divinité.

Aussi Jean-Marie peut-il dire à des enfants : "Loin de moi la pensée de prétendre vous condamner à une vie sombre et chagrine" (S 1,352). La vie chrétienne, en communion avec Dieu Trinité, n'a rien de triste : elle fait communier à tout l'univers. Tout prend, en effet, une dimension divine, dans la résurrection du Christ, manifestation du mystère caché depuis les siècles... La présence intérieure de Dieu nous rapproche de ceux qui nous entourent, nous fait communier à tous les êtres. Bien sûr, cette communion n'est pas encore entièrement réalisée, nous le constatons. Mais le fait de communier à Dieu dans le Christ suscite l'espérance : la création aspire à la révélation des fils de Dieu. Celui qui demeure en communion avec le Christ n'est pas nécessairement distrait lorsqu'il contemple un paysage, lorsqu'il s'intéresse à la conquête de l'espace, lorsqu'il travaille sur les nombres imaginaires. Il peut revêtir tout cela d'un sens, d'une présence. Il peut en faire l'expression d'un amour.

"La joie est un des fruits du Saint Esprit et les consciences pures la goûtent avec délice et plus pleinement que personne. Voyez, par exemple, saint François de Sales ; il était charmant dans ses relations ; on n'imagine point une compagnie plus douce et plus aimable que la sienne" (S 1,352). François de Sales : un modèle pour Jean-Marie. On peut penser qu'il incarnait lui-même ce modèle. On le voit plaisanter dans ses lettres, surtout avec ses amis. Ce n'est pas seulement une question de tempérament. La paix, le repos, la certitude que procure le contact intime avec la vérité, sont des facteurs de joie.

Jean-Marie a vécu la parole de Saint Paul : "Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus-Christ crucifié" (1 Co 2,2). Il a mis dans la Croix toute son espérance. Ainsi s'explique le dynamisme de sa vie au service de l'Église.

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

lorsque l'épreuve, la mienne, celle de mes frères, frappe à ma porte,

rappelle-moi Gethsémani.

Que ma souffrance soit habitée par l'Esprit d'amour.

Les saints ont su transformer la souffrance en joie : révèle-moi leur secret.

Fais-moi répandre la joie autour de moi,

au cœur de notre commune épreuve.

UN AMOUR PASSIONNÉ POUR L'ÉGLISE

Nous devons aimer l'Église comme nous aimons Jésus-Christ. Elle est son épouse et ne fait avec elle qu'un même corps et une même chair. Nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre volonté et de toutes nos forces... Que toutes nos actions soient orientées vers sa gloire. Que ce soit notre seul but et que rien au monde ne puisse nous en détourner. Imitons Jésus-Christ qui, ayant aimé l'Église, s'est livré pour elle, nous dit saint Paul. Ne songeons qu'à elle. Ne voyons plus qu'elle sur la terre. Que tout le reste disparaisse à nos yeux, dans nos conversations, dans nos prédications, dans nos études. Ne nous proposons pas autre chose que de la glorifier autant qu'il dépendra de nous... (S 2,646).

Nous devons aimer l'Église. À quel titre ? En quoi mérite-t-elle notre amour ?

Jean-Marie répond à ces questions en nous situant dans le mystère du Christ. "L'amour du Christ ne se sépare pas de l'amour de l'Église dans le cœur de Jean-Marie de La Mennais. Son zèle apostolique en est l'expression et tout son effort d'initiateur d'œuvres, de fondateur de congrégations religieuses, prolonge au-delà de lui-même son engagement personnel au service du Royaume de Dieu. On peut affirmer que l'amour passionné de l'Église est le thème inspirateur de toute son activité. Ce sentiment... déborde de son cœur dans ses entretiens : *Que j'aime l'Église ! Oh ! notre mère l'Église, qu'elle est belle ! Pour elle je veux vivre, combattre et mourir*" (SHA p.299).

Habité par Jésus-Christ, le Père de La Mennais l'est aussi par l'Église. Le Christ, en effet, ne fait avec elle *"qu'un même corps et une même chair"*. Elle est l'assemblée des disciples de Jésus-Christ communiant dans sa Parole et dans son Corps. Le chrétien n'est pas perdu au milieu d'une foule de disciples, puisque, d'une certaine manière, il la renferme. Il connaît d'une certaine façon chacun de ses membres en Jésus-Christ, même s'il se trouve isolé du fait de l'espace et du temps. Il est même une expression unique de cette multitude de disciples.

Un chrétien ne peut pas considérer l'Église comme extérieure à lui, puisqu'elle est sa propre chair. D'où sa solidarité fondamentale avec elle. Dans la réponse à Bruté de Rémur, qui lui annonce son départ pour les missions d'Amérique, Jean-Marie écrit : *"Je ne crains pas pour elle (l'Église de France) la persécution du glaive mais la persécution de l'indifférence de la part de ses propres enfants et de quelques-uns de ses ministres mêmes"* (CG 1,327). Accepter d'être chrétien, c'est vouloir que l'Église vive, qu'elle se manifeste à chaque homme et devienne la chair de sa chair. Le chrétien ne peut pas mettre en question la fidélité de l'Église au Christ sans se remettre en question lui-même, car il est appelé à être tout entier d'Église.

Voilà pourquoi le cœur, la volonté, les forces de Jean-Marie de La Mennais sont imprégnés de cette réalité ecclésiale. Sa vie se confond avec celle de l'Église dans le temps et l'espace où il a vécu. Il défend son droit, alors qu'elle est confrontée aux empiètements du pouvoir civil, à propos, par exemple, de la nomination des évêques. Il défend son rayonnement par son souci de la formation des prêtres dans les séminaires. Il défend son universalité en affirmant l'autorité du pape. Il travaille à son expansion et participe, par la fondation d'écoles, à son action d'émancipation des esclaves. Il collabore à des entreprises semblables aux siennes : *"Jean-Marie de La Mennais apporte son soutien, par ses conseils et aussi par des engagements directs, à des fondateurs de congrégations qui le sollicitent. Cela concerne des contacts avec plus de trente-cinq diocèses français et une dizaine d'autres interventions en huit pays étrangers d'Europe ou d'Amérique"* (SHA p.315).

Aimer l'Église, pour le chrétien, c'est s'aimer soi-même, c'est s'aimer comme corps du Christ, comme partie intégrante de la communion des hommes au Christ. Avoir confiance en l'Église c'est avoir confiance en soi-même, non pas en tant qu'individu isolé, mais comme membre de la

communion. L'amour de l'Église représente donc un épanouissement pour le chrétien : il identifie son destin à celui de l'Église. Le combat qu'il mène pour elle est avant tout un combat qui a lieu en lui-même. S'il a à se plaindre, c'est de ne pas encore être tout entier Église, parce qu'il n'est pas tout entier au Christ.

"Ne songeons qu'à elle, ne voyons plus qu'elle sur la terre ; que tout le reste disparaisse à nos yeux" (S 2, 645). Le chrétien qui est vraiment habité par l'Église, qui en est une pierre vivante, ne perd pas son temps à se la représenter, et encore moins à la critiquer, car il n'est pas un royaume divisé contre lui-même. Il épouse sa cause, il communit à elle très profondément. Ainsi l'Église devient-elle un principe dynamique en chacun de ses membres. C'est pourquoi elle produit, chez celui qui la reçoit vraiment, l'enthousiasme du cœur, l'énergie de la volonté, le déploiement de toutes les forces. Développer une attitude d'Église, c'est donc suivre un élan qui part du plus profond de soi. Un élan solidaire de tous ceux qui vivent ce même élan, un élan universel et néanmoins unique : un élan "catholique". L'amour de l'Église, ce n'est pas l'amour d'une réalité extérieure, mais l'entrée dans une dynamique intérieure, inspirée par l'Esprit, qui identifie au Christ et pousse à faire la volonté du Père.

Le sens de l'Église exige de chacun de ses membres un esprit communautaire. L'Église est une expression de la Trinité. "Lorsque nous affirmons et respectons les différences et la pluralité parmi les hommes, nous confessons d'une manière pratique la distinction trinitaire des Personnes. Lorsque nous éliminons les distances et travaillons pour l'égalité réelle entre homme et femme, fortuné et infortuné, proche et lointain, nous affirmons par nos oeuvres l'égalité des personnes de la Trinité. Lorsque nous nous efforçons de n'avoir "qu'un cœur et qu'une âme" et que nous savons tout mettre en commun pour que personne ne soit dans le besoin, nous confessons l'unique Dieu et nous accueillons en nous sa vie trinitaire" (SM p. 22).

Celui qui entre dans cette dynamique se heurtera évidemment à tous les obstacles, intérieurs et extérieurs, qui retardent l'avènement du Royaume. Ce n'est jamais l'Église en tant que telle qui est un obstacle, mais bien souvent le moi individuel ou collectif. Il résiste et fait obstacle à la communion. Le moyen de lutter contre celui-ci est de faire confiance à l'Église. Un discernement est nécessaire, mais il ne peut se faire que dans la prière et l'humilité, et toujours dans un souci de communion.

L'amour de l'Église se manifeste concrètement dans le désir de voir celle-ci s'établir en tout homme. C'est donc un amour missionnaire, chargé d'espérance. Il vise à ce que chaque homme ne se sente plus seul. Il veut révéler à chaque être humain cette communion dont il doit prendre conscience, puisqu'elle l'habite déjà. Il veut participer à la patience de Dieu, patience faite d'attente et de souffrance. Il participe aussi à l'attente, par toute la création, de la révélation des fils de Dieu.

Avoir une attitude d'Église est donc à la portée de tous, s'il est vrai que Dieu accorde sa grâce à celui qui lui fait confiance. Plus le chrétien se remet entre les mains de Dieu, plus il devient Église et participe à son destin. Il peut dire comme Jean-Marie : "*Je suis venu... pour servir l'Église aux dépens de ma santé et de mon repos, aux dépens de ma vie même. Je n'ai plus d'autre désir et d'autre volonté*" (S 2, 646).

*

Pour communier à la prière de Jean-Marie

Père,

avec l'Église de ton Fils, ton Royaume est commencé.

Donne-moi conscience d'être cette Église, de participer à son aventure.

Que par ton Esprit, j'épouse son destin.

Merci pour ton Église, sacrement de ta vie trinitaire.

Qu'elle soit de plus en plus elle-même pour que tous les hommes se sentent attirés par elle.

BIBLIOGRAPHIE

F. Philippe Friot, *La Spiritualité d'un homme d'action (SHA)*, Rome, 1992.

F. Miguel Ángel Merino, *Spiritualité Mennaisienne (SM)*, Rome, 2002, édité en espagnol (original), anglais, français.

Correspondance générale (CG), 7 tomes, P.U.R., Rennes 2001. Lettres de Jean-Marie de La Mennais réunies par le F. Philippe Friot.

Sermons (S) de Jean-Marie de La Mennais, réunis par le F. Philippe Friot, 2 tomes, P.U.R., Rennes 2002. Le tome 1 contient aussi le Mémorial (M), des opuscules sur l'Éducation (OER), le Torrent d'Idées Vagues.

Dans la collection 'Études Mennaisiennes',

F. Paul Cueff, *Le Torrent d'Idées Vagues*, 1988 (n° 2).

F. Philippe Friot, *Le Mémorial*, avec introduction et notes, 1995 (n° 15).

Id., *Jean-Marie de La Mennais et la Congrégation des Prêtres de Saint-Méen*, 1996 (n° 16).

Id., *Jean-Marie de La Mennais et la Congrégation de Saint-Pierre*, 1998 et 1999 (n° 20 et 23).

Biographies :

A. Laveille, *Jean-Marie de La Mennais*, Paris, 1903, 2 volumes.

A. Merlaud : *Jean-Marie de La Mennais. La renaissance d'une chrétienté*, Paris, 1960.

ADRESSES

Fratelli dell'Istruzione Cristiana
Casa Generalizia
Via Divina Provvidenza, 44
00166 ROMA

En France :
Frères de l'Instruction Chrétienne
Maison-Mère
B.P. 35
56801 PLOËRMEL CEDEX

Courriel
secretariat@procura.191.it

Site
www.ficplm.org

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	8
Jean-Marie de La Mennais	9
L'Église, jusqu'au bout de la confiance.....	15
Une prière au cœur de la vie	21
Entre les mains du Père.....	29
Dans la gloire du Fils Serviteur	35
L'Esprit de la Réconciliation.....	43
Transparents, à l'exemple de Marie.....	49
Une foi enracinée dans l'humain.....	55
Espérant contre toute espérance.....	61
Un immense désir de communion et d'unité .	67
'Dieu Seul', principe d'une vie	75
Se rendre disponible à la Providence.....	81
La compassion à la dimension du monde.....	87
Une mission d'amour.....	93
Une éducation qui évangélise	99
La confiance au cœur de l'épreuve	105
Un amour passionné pour l'Église	111
Bibliographie.....	117

DANS LA MÊME COLLECTION

